5106

Palat. L x 1 174

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou-Dauphine*, N°. 6.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

TOME SIXIÈME.

A PARIS;

Rue d'Anjou-Dauphine, N°. 6.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

ATHÉNAGORAS, Auteur de ce Roman, naquit à Athènes. Il embraſſa la Philoſophie & le Chriſtianiſme. Voilà tout ce qu'on ſait de ſa vie privée.

Il compoſa une Apologie des Chrétiens qu'il adreſſa aux Empereurs Marc-Aurèle & Commode, & un Traité ſur la Réſurrection des Morts qui eſt eſtimé.

Quelques Savans ont préténdu qu'il n'étoit point l'Auteur du Roman que nous donnons aujourd'hui; mais comme d'autres ont cru y voir cette originalité qu'il eſt ſi difficile d'imiter; comme d'ailleurs il eſt intéreſſant & bien écrit, nous avons jugé à propos

de l'adopter. Cependant nous en avons ſupprimé un grand nombre de détails faſtidieux qui nuiſent à l'intérêt. Tel que nous le préſentons à nos Lecteurs, nous eſpérons qu'il ſera lu avec plaiſir.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

DU VRAI ET PARFAIT AMOUR,

Par Athénagoras, Sophiſte Athénien.

DÉJA le Soleil, prêt à ſe montrer ſur l'horiſon, rempliſſoit le ciel de ſa lumière, du côté de l'orient, & faiſoit pâlir le feu des étoiles qui brilient pendant la nuit. A peine ſes rayons eurent-ils doré la pointe du Capitole, qu'on vit le peuple s'empreſſer de toutes parts pour jouir du ſpectacle qui lui alloit être offert. Les uns pa-

rurent aux fenêtres, aux portes, & ſur les toits des maiſons : d'autres ſe répandirent le long des rues par où devoit paſſer le triomphe. On voyoit les Licteurs portant en mains leurs haches & leurs faiſceaux, écarter ceux qui auroient pu gêner le paſſage. Les rues étoient tendues, & les temples ornés de feuillages & de fleurs ſi artiſtement entrelacés, que l'œil, trompé par ce mêlange, ne pouvoit plus diſtinguer ni la nature des fleurs, ni celle des rameaux. Chaque citoyen avoit paré les murs de ſa maiſon de ce qu'il avoit de plus précieux, & l'on éprouvoit une eſpèce d'enchantement à la vue des jeunes femmes & des jeunes filles appuyées ſur les balcons. La beauté de leurs viſages,

& la grace de leur maintien, ſe faiſoient remarquer à travers la pompe étrangère qui les environnoit, & leur éclat effaçoit celui des tableaux attachés de tous côtés ſur les tapis d'or & de pourpre.

Les trompettes & les clairons ſe firent bientôt entendre : leurs ſons tumultueux n'avoient rien qui inſpirât l'allégreſſe, & ſembloient plus propres à donner l'allarme qu'à annoncer une fête publique. On eût dit qu'Annibal étoit une ſeconde fois aux portes de la ville : auſſi pluſieurs naturellement timides, furent-ils ſaiſis de frayeur, & craignirent-ils quelque émotion de la part des ſoldats de Paul-Emile, mécontens de la manière dont s'étoit fait le partage des dépouilles. Mais

lorſqu'on vit paroître ceux qui jouoient des inſtrumens, leur démarche modeſte & poſée raſſurant les eſprits, on ne s'occupa plus qu'à conſidérer la noble ordonnance du triomphe.

Après les trompettes, marchoient deux à deux, d'un pas lent, cent vingt bœufs d'une ſi haute ſtature, qu'il y avoit un pied de diſtance d'une de leurs cornes à l'autre, & que le fanon leur tomboit juſques ſur le jarret, quoiqu'ils marchaſſent la tête levée. Ils ſe jouoient avec leurs queues qu'ils promenoient le long de leurs flancs, comme ils font en ſigne de joie, lorſqu'on les mène au pâturage. Le ſort qui les attendoit, étoit cependant bien différent, car ils avoient été choiſis pour ſervir de victimes. L'on avoit, à

cet effet, doré leurs cornes, & orné leurs têtes & leurs dos de longs feſtons de fleurs; ils étoient conduits par de jeunes hommes vêtus de robes de lin, ceints ſeulement au-deſſous des mammelles, & ayant les bras & la tête nuds. A leurs côtés, marchoient de jeunes garçons de quatorze à quinze ans; leur habillement étoit ſemblable, & leur chevelure à laquelle n'avoit point encore touché le ciſeau, flottoit en longues treſſes ſur leurs épaules. Ils tenoient en main des vaſes d'or, d'argent & de vermeil, dans leſquels étoit renfermée l'eau luſtrale.

Trois cens ſoldats choiſis venoient après, armés à la légère, le morion en tête, les bras, le cou & les jarrets découverts. Ils marchoient ſur deux

files, & portoient à quatre, ſur leurs épaules, un grand vaſe d'argent, placé ſur un brancard. Dans ces vaſes, gravés pour la plupart, & qui étoient au nombre de ſoixante & quinze, étoit contenu l'or monnoyé pris ſur l'ennemi. Ils peſoient chacun ſix cent marcs, & en renfermoient trois cent. Après paroiſſoient, portées de même, quatre cent couronnes d'or & de vermeil, qui étoient autant de dons faits par les villes de Macédoine. On voyoit enſuite une grande coupe d'or maſſif, du poids de ſix cent marcs, artiſtement travaillée, & enrichie de pierres précieuſes. Des ſoldats armés comme les premiers, & en grand nombre, portoient des vaſes antiques, tirés du tréſor des Rois de Macédoine. Le buſ-

fet d'or de Perſée fermoit enfin cette première partie de la marche triomphale.

A quelque diſtance, ſuivoit le char de ce Prince. Il étoit tiré par quatre chevaux, & l'on y voyoit ſon habillement de guerre, & ſon diadême ou bandeau royal. Derrière marchoient les enfans de Perſée. Leur grande jeuneſſe ne leur permettant aucune réflexion, ils ne paroiſſoient point ſe douter du déſaſtre arrivé dans leur maiſon. Cette ignorance où ils étoient de leur malheur, excitoit la pitié, & principalement celle des jeunes femmes & filles Romaines, qui ne pouvoient retenir leurs larmes à la vue de ces enfans réduits à une condition ſi déplorable par la faute de leur père. Ils

étoient trois, deux garçons & une fille; on voyoit après eux leurs gouverneurs & les autres officiers de leur maiſon. La contenance de ceux-ci étoit morne, & il étoit aiſé de démêler que leur affliction venoit moins de la ſervitude où ils étoient tombés, que de l'état dans lequel ils voyoient leurs jeunes maîtres.

Couvert d'un large manteau noir qui lui enveloppoit le corps, venoit enfin Perſée lui-même, la tête nue, & les mains & les pieds chargés de chaînes de fer. Des officiers & des domeſtiques qui ſuivoient ce malheureux Prince, les uns avoient les yeux attachés contre terre, les autres les avoient arrêtés ſur lui. On liſoit dans les différens regards de ces derniers, la pitié

que les uns lui portoient, & le mépris que les autres avoient pour lui, de ce qu'il avoit mieux aimé ſe laiſſer traîner en ſpectacle comme une bête de charge, que de ſe donner la mort, ou de la chercher les armes à la main.

Un jeune homme d'une rare beauté ſe faiſoit remarquer parmi ceux qui venoient enſuite. Sa démarche étoit noble; & ſa contenance aſſurée faiſoit voir que ſon ame n'avoit rien perdu de ſa dignité naturelle, & qu'elle ſe conſervoit libre au milieu des fers.

Comme il paſſoit devant la maiſon d'Octavius, il fut apperçu par une fille Grecque, que ce Seigneur Romain avoit envoyée chez lui, après la priſe de Mélibée, pour y être gardée & ſervie juſqu'à ſon retour. Elle ne put

s'empêcher de s'écrier en le voyant : O Dieux ! Que vois-je ? c'eſt Théogène !

La ſurpriſe & la douleur l'empêchèrent d'en dire davantage, & reſtant immobile, elle ſuivit des yeux ſon amant auſſi long-tems qu'elle put le ſuivre. Dès qu'elle ne le vit plus, quelques larmes coulèrent le long de ſes joues, & ſes plaintes recommencèrent. Théogène, dit-elle, d'une voix entrecoupée de ſanglots, il ne me reſte donc plus d'eſpoir d'être à vous ? Malheureuſe Charide ! Ce n'étoit point aſſez d'être ſéparée de celui qui t'eſt ſi cher, la fortune te réſervoit de le voir paſſer, ſous tes yeux, chargé de chaînes, conduit en triomphe par un vainqueur inſolent, & prêt à être condamné aux travaux les plus vils.

La douleur l'accablant, elle tomba évanouie ſur un lit qui étoit près d'elle. Elle ſortoit à peine de ſon évanouiſſement, que Capito, affranchi d'Octavius, entra dans ſa chambre. Il l'avoit entendu ſe plaindre, & venoit pour la conſoler. Il la trouva couchée ſur ſon lit, un bras penché vers la terre, & ſe couvrant de l'autre avec ſon voile, comme quelqu'un qui veut cacher ſes pleurs.

Qu'avez-vous, Charide, lui dit-il? Sans doute que la vue de ce triomphe a cauſé le chagrin où je vous vois, en vous rappelant les malheurs de votre pays. Il s'en faut bien que je blâme une douleur dont la cauſe eſt ſi légitime, mais daignez m'écouter. Peut-être, ſi vous n'êtes point prévenue

contre ce que peut vous dire un ſimple affranchi, trouverez-vous quelque conſolation dans mes diſcours. Vous devez être d'autant moins ſenſible à l'image de la déſolation de votre pays, que vous aviez tout lieu de vous y attendre, par l'état dans lequel il étoit, lorſque vous en êtes ſortie. C'eſt un coup auquel votre ame a eu le tems de ſe préparer. D'ailleurs, Charide, vos regrets ſont inutiles; & ſage comme vous êtes, je ne crois pas difficile de vous en faire convenir. Lorſque des accidens particuliers affligent notre patrie, il eſt naturel que nous en ſoyons triſtement occupés, ſoit parce que ces accidens nous en laiſſent appréhender de nouveaux, ſoit parce que l'image préſente des maux de nos compatriotes

renouvelle à chaque instant les nôtres. Il n'en est pas de même lorsque la ruine de notre pays est entière, & qu'il ne reste plus aucun espoir qu'il s'en relève. L'intérêt que nous devions à nos concitoyens, leur devenant inutile, nous ne le devons plus qu'à nous seuls, & ce n'est que de nos peines particulières, que la sagesse veut que nous nous occupions. Les vôtres sont grandes, Charide, mais elles pouvoient l'être encore plus. C'est une raison pour vous moins attrister, & pour remercier le grand Jupiter, qui vous a traitée plus favorablement que vos compatriotes. Vous êtes encore libre, tandis qu'ils sont dans l'esclavage, & lorsque le sort les a fait tomber au pouvoir de maîtres impérieux, il vous a

mis entre les mains d'un protecteur vertueux; car je ne penſe point qu'Octavius vous ait rien annoncé qui puiſſe allarmer votre pudeur. Séchez donc vos pleurs, Charide, & marquez plutôt par votre contentement que vous êtes ſenſible aux bontés d'Octavius. C'eſt demain qu'il reçoit les honneurs du triomphe pour avoir vaincu ſur mer; ne lui donnez pas le chagrin de voir qu'il travaille inutilement à réparer vos infortunes.

Ces paroles ne furent point capables de conſoler la tendre Charide. Elle ne jugea cependant point à propos de détromper Capito, qui regardoit le déſaſtre de ſa patrie comme la véritable cauſe de ſa douleur, & elle ſe contenta de lui dire qu'elle remer-

cioit les Dieux de l'avoir fait tomber entre les mains d'Octavius. Ils ont pris ſoin juſqu'à préſent de mon honneur, ajouta-t-elle, & ce que vous me dites de votre ancien maître, me permet de me flatter qu'ils en prennent ſoin encore. C'eſt dans mon infortune un bonheur trop grand, pour que je n'y ſois point ſenſible; & s'il ne faut, pour payer Octavius de ſa retenue, que lui marquer du contentement, j'y apporterai tous mes ſoins. Mais il n'eſt pas en mon pouvoir d'être ſans douleur; tout ce que je puis faire, c'eſt de la contraindre, & les larmes qu'il ne me verra point répandre, n'en couleront pas moins dans mon cœur.

A ces mots, elle ſe mit à pleurer avec plus d'abondance qu'elle n'avoit

encore fait. Capito voyant qu'il tâchoit inutilement de la conſoler, ſe retira. Je vous quitte, Charide, lui dit-il, mais ne penſez pas que ce ſoit pour vous abandonner à vous-même & à votre douleur. Je vais vous envoyer Mélangénie; le récit qu'elle vous fera de ſes malheurs, & la conſtance avec laquelle elle les ſupporte, pourront vous apporter quelque ſoulagement.

Il ſortoit à peine de la chambre de Charide, que Mélangénie parut. Quoique cette femme ne fût point de la première jeuneſſe, quelques rides que ſes chagrins, plus que les années, avoient répandues ſur ſon front, n'empêchoient point qu'elle ne parût encore belle, & faiſoient voir ſeulement qu'elle l'avoit été davantage. Quoiqu'elle fût au

rang des autres eſclaves, la prudence que ſon maître lui avoit reconnue, lui donnoit une ſorte d'inſpection ſur les compagnes de ſon infortune, qui ſe faiſoient un plaiſir de lui être ſubordonnées. Octavius l'avoit chargée de ſe tenir auprès de Charide, & de la ſervir autant qu'il dépendroit d'elle.

Sa qualité d'eſclave rendant Mélanie réſervée auprès de la jeune Grecque qu'elle ſavoit être encore libre, elle vint s'agenouiller auprès de ſon lit, & la regarda quelques tems en ſilence. Le rompant enfin : Ne mettrez-vous jamais un terme à vos douleurs, lui dit-elle? Je ne prétends point les blâmer; mais que pourriez-vous faire de plus, ſi vous étiez,

comme moi, tombée dans la ſervitude, ou au pouvoir d'un maître intraitable? Vous êtes libre, Charide, vous êtes libre, & vous vous plaignez! Et qui me répond de ma liberté, interrompit l'amante de Théogène, en levant triſtement les yeux ſur Mélangénie? La bonté d'Octavius, reprit celle-ci, & cette humanité qui le fait chaque jour affranchir quelqu'un de ſes eſclaves. Je jouirois moi-même de la liberté, ſi je la lui euſſe demandée. Mais conſidérant que je ſuis loin de mon pays, qu'il me faudroit repaſſer les mers pour y retourner, & qu'il eſt entièrement ruiné, j'aime mieux reſter auprès d'un maître dont j'éprouve tous les jours la douceur, & je me trouve en quelque ſorte heureuſe

de mon infortune. Que m'offriroit d'ailleurs la vue de ma patrie, ſinon le tableau de mes misères paſſées ? Je ſentirois mes douleurs ſe renouveler, & les Dieux ſavent ſi ces douleurs ſont grandes, puiſque le tems n'a pu juſqu'à préſent diminuer mes ennuis.

Charide alloit répondre à Mélangénie, lorſqu'on apporta le ſouper. La jeune Grecque ne mangea preſque point, ſe contentant de quelques fruits & d'un peu de pain qu'elle trempa dans l'eau fraîche. Mais elle préſenta ce qu'il y avoit de meilleur à Mélangénie, pour laquelle elle ſe ſentoit naître de l'amitié.

Lorſque la table fut ôtée, & la lampe remiſe dans ſa place ordinaire, Charide, priant Mélangènie de vivre

déſormais avec elle comme avec ſon amie, la preſſa de lui apprendre qui elle étoit, où elle avoit pris naiſſance, & par quel accident elle ſe trouvoit en captivité. La ſage eſclave ſe défendit de la ſatisfaire ſur le champ, & lui en donna pour raiſon, qu'elle avoit beſoin de repos après l'agitation qu'elle avoit éprouvée. Elle doit avoir été bien grande, ajouta-t-elle, & je ſais, par moi-même, ce que ſouffrent, dans de certains momens, ceux qui ont le cœur tendre.

A ces mots, Charide, comme entraînée par un pouvoir inconnu, s'élance la moitié du corps hors du lit, &, jettant ſes bras au col de Mélangénie, lui couvre le viſage de pleurs. Les ſanglots l'empêchent quelque temps de parler.

Ah! dit-elle, enfin, vous avez trouvé ce qui cauſe mes peines. Je voudrois n'avoir point vu ce que j'ai vu aujourd'hui, & cependant, quelque douloureux que m'en ait été le ſpectacle, je ſerois fâchée d'en avoir été privée. Accordez mon cœur avec lui-même, ou plutôt voyez combien je ſuis à plaindre.

Vous aimez, reprit Mélangénie, il ne m'eſt pas difficile de le voir, & je m'en ſuis apperçue. L'amour eſt une choſe qui ne ſe peut cacher. Il met dans les yeux des amans, lorſqu'ils ſe voyent, je ne ſais quoi qui les décèle; &, lorſqu'ils ſont ſéparés, il charge leurs regards d'une triſteſſe qu'il eſt aiſé de diſtinguer de toutes les autres. Mais s'il eſt de quelque conſolation d'avoir des

compagnons d'infortune, conſolez-vous, Charide, vous n'êtes pas la ſeule dont cette paſſion ait troublé la tranquillité.

Ces paroles redoublant la curioſité de l'amante de Théogène, elle preſſa de nouveau Mélangénie de lui faire le récit de ſes aventures. Les inſtances furent inutiles; la nuit étoit trop avancée, & ſa nouvelle amie la remit au jour ſuivant. C'étoit celui qui devoit éclairer le triomphe d'Octave: les préparatifs qu'il fallut faire pour recevoir les amis de ce Général, ne permirent point à Mélangénie de tenir ſa promeſſe, & elle ne put ſatisfaire la curioſité de Charide.

L'ordonnance du triomphe auquel la jeune Grecque ne voulut point aſſiſter, fut ſuperbe. Le baſſin du

Tybre étoit le lieu de la ſcène, & le peuple, répandu le long de ſes rives, avoit la facilité de contempler la ſtructure & la maſſe énorme des navires Macédoniens, qui remontoient ce fleuve, enchaînés à la queue des galères Romaines. Ils étoient tendus des plus riches tapiſſeries de Perſée, & garnis des deux côtés de boucliers, entre leſquels de grandes piques s'élevoient de diſtance en diſtance. Cneius Octavius montoit la galère-Capitaine. Il étoit revêtu de ſes armes, & aſſis dans une chaiſe de vermeil placée ſur un tapis de pourpre. Lorſque ces navires furent arrivés au port, des ſoldats les tirèrent à terre, & les tranſportèrent, ſur des rouleaux, dans le champ de Mars, pour y être un monument éternel de la dé-

faite de Perſée. Alors Cneius Octavius, ſuivi de ſes ſoldats, ſe rendit au Capitole, & y fit ſes offrandes à Jupiter. Après ces cérémonies, qui remplirent toute la journée, il ſe retira ſur le ſoir en ſon logis avec ſes amis.

Le feſtin, dont la magnificence répondoit à celle du triomphe, fut pouſſé fort avant dans la nuit, & Octavius ſe retira ſans voir Charide. Mais il avoit eu ſoin, quand il étoit rentré, de s'informer de l'état de la jeune Grecque, & il avoit chargé Capito de la ſaluer de ſa part, & de lui faire des excuſes de ce qu'il ne s'étoit point rendu près d'elle depuis ſon arrivée.

Cette attention de la part d'Octavius tranquilliſa Charide beaucoup plus que les aſſurances que Capito & Mélangénie.

langénie avoient pu lui donner de l'humanité de ce Romain.

Dès qu'il fit jour, ce dernier envoya chercher Mélangénie, & lui demanda ſi elle n'avoit rien appris de ce qui regardoit Charide. Il ignoroit en effet qui elle étoit. La richeſſe de ſes vêtemens, ſa beauté, la grace de ſon maintien, & ſur-tout la dignité qu'elle conſervoit au milieu des ſoldats des mains deſquels il l'avoit tirée, lui faiſoient bien ſoupçonner qu'elle n'étoit point d'une naiſſance commune; mais il ne ſavoit pas poſitivement au ſort de qui il s'intéreſſoit. Il s'informa ſurtout, ſi on avoit ſoin de lui rendre tous les ſervices qu'elle pouvoit deſirer.

Mélangénie l'aſſura qu'on avoit pour Charide, autant d'attentions que pour

lui-même. Quant à ce qui la regarde, Seigneur, ajouta-t-elle, je ne puis vous en rien dire, n'en ayant encore rien découvert.

Octavius envoya Mélangénie prévenir Charide qu'il alloit lui rendre visite, & se rendit presqu'aussitôt auprès d'elle. L'abordant avec le même respect qu'il auroit eu pour quelqu'un envers qui il auroit exercé les droits de l'hospitalité, la saluant profondément : que le grand Jupiter, lui dit-il, veille sur vous, je suis au comble de la joie de vous retrouver jouissant d'une santé pour laquelle votre tristesse me faisoit craindre ; croyez, je vous supplie, que je ne vous vois point autrement que je ne verrois ma propre fille : vous n'éprouverez jamais rien de ma part, qui démente

cette assurance que je vous donne; ainsi soyez tranquille. Lorsque je vous vis entre les mains des soldats, votre beauté me toucha moins que votre situation. Aussi, quoique par le droit de la guerre vous vous trouvassiez au nombre des esclaves, je n'ai point voulu vous réduire à cette condition, de peur que dans le partage, vous ne fussiez celui de quelque maître, qui auroit moins de respect que moi pour votre honneur. C'est pour vous épargner cette disgrace, que je vous ai fait conduire ici, où vous pouvez vous regarder comme libre, & où je ne vous retiens, qu'en attendant que les Dieux m'offrent un moyen de réparer vos infortunes. Daignez donc, afin que j'en puisse saisir l'occasion, si elle se présente, m'apprendre quelle est votre famille.

Charide, qui jusqu'alors étoit restée immobile, le visage à moitié couvert de son voile, se sentant rassurée par le discours d'Octavius, leva un peu les yeux, &, le saluant avec décence, le remercia de la bienveillance qu'il lui marquoit. Seigneur, lui dit-elle, puisque vous daignez avoir pour moi l'affection d'un père, vous pouvez compter de mon côté sur le respect d'une fille. Pour ce qui regarde ma famille, je suis prête à vous en instruire.

Ma fille, lui dit Octavius, en l'interrompant, vous me donnerez une autre fois cette satisfaction; la nécessité où je suis de me rendre au Sénat, me force à me priver du plaisir de vous entendre. Prenant au même instant congé d'elle, il la baisa, ce qui fit reculer Cha-

ride quelques pas en arrière. Octavius s'en apperçut, & craignant de lui cauſer quelque chagrin, la raſſura, en lui diſant qu'il ſavoit bien que ce n'étoit point la coutume en Grèce d'embraſſer les perſonnes d'honnête condition ; mais qu'il avoit cru pouvoir lui donner un baiſer comme il le donneroit à ſa fille.

Il achevoit ſes mots lorſque Capito vint l'avertir que les Gardes l'attendoient pour l'accompagner au Sénat; il ſortit, & y fut prendre place en qualité de Préteur.

On y délibéra ſur ce qu'on feroit de ſes priſonniers de guerre. Quintus Caſſius fut chargé de mener le Roi Perſée, & un de ſes fils, nommé Alexandre, dans la ville d'Albe, pour y être retenus

priſonniers. Il fut de plus ordonné que Cotis, fils du Roi de Thrace, ſeroit conduit à Carſeoles, & que les autres ſeroient diſtribués dans les priſons de la ville. En faiſant la revue de ces derniers, on remarqua Théogène; & ſa bonne mine faiſant ſoupçonner que ce pouvoit être quelqu'un de qualifié, on ne le mit pas avec ceux qui devoient être vendus, & on arrêta qu'il ſeroit conduit avec Cotis, juſqu'a ce qu'on ſut plus poſitivement qui il étoit.

Les choſes ainſi arrêtées, on donna entrée aux Ambaſſadeurs de Cotis, Roi de Thrace, que leur maître avoit envoyés à Rome, pour s'y trouver à l'arrivée de Paul Emile, & avant qu'on eût rien décidé ſur ſon fils.

A la ſuite de ces Ambaſſadeurs, ve-

noit un certain perſonnage Athénien, nommé Polycrate. C'étoit le père de Théogène. Sa barbe & ſes cheveux blancs avoient quelque choſe de vénérable, & ſa taille droite & encore ferme, ne laiſſoit voir aucune des infirmités de la vieilleſſe. Il étoit couvert d'un grand manteau, qui tomboit juſqu'à terre; il s'avança & demanda audience d'un air plein de gravité. Son fils avoit été arrêté en combattant pour Perſée; mais il n'avoit point pris, de ſon gré, les armes contre les Romains; & des circonſtances malheureuſes l'avoient forcé à cette démarche. Il étoit d'ailleurs Athénien, & le Sénat ne pouvoit douter combien cette ville étoit bien intentionnée pour la Republique. Il croyoit donc pouvoir réclamer ſon

fils, unique ſoutien de ſa vieilleſſe, & ſe flatter qu'on accorderoit ſa délivrance à l'union qui étoit entre Rome & Athènes.

Polyerate expoſa toutes ces choſes d'un ton ſi pathétique, que ſa demande lui fut accordée.

Tandis qu'Octavius étoit au Sénat, Charide, que l'entretien de ce Préteur avoit un peu tranquilliſée, preſſa de nouveau Mélangénie de lui faire le récit de ſes infortunes. Celle-ci, ſe rendant à ſes deſirs, commença en ces termes.

Il y a vingt-neuf ans, car mes malheurs ont gravé dans ma mémoire le nombre des momens qui ſe ſont écoulés depuis, que Carthage, où je ſuis née, ſe vit forcée de ſe ranger à la diſcrétion du peuple Romain, par une paix qui n'en

avoit que le nom, & qui étoit un véritable asservissement. Annibal, pour lors Préteur de la ville, portoit aux Romains une haine trop irréconciliable, pour ne point chercher à brouiller les choses de nouveau. Il crut ne pouvoir mieux y réussir, qu'en s'attachant le peuple; &, pour y parvenir, il fit passer une certaine ordonnance, par laquelle l'exercice des Juges, qui étoit à vie, fut limitée à l'espace de deux ans. Cette loi gagna le peuple à Annibal; mais elle irrita les premiers de la ville, qui voyoient restraindre par là leur autorité, & ils avertirent les Romains de ses pratiques, qui ne tendoient qu'à renouveller la guerre. Le Sénat envoya trois Députés à Carthage, sous prétexte d'accorder quelques différends qui s'é-

toient élèvés entre les Carthaginois, & le Roi Maſiniſſa. Leur arrivée ne plut point à Annibal; il vit que c'étoit à lui à qui on en vouloit, & crut que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de céder à la fortune. Pour ne point donner à connoître ſon deſſein, il paſſa tout le jour à rendre la juſtice, & dès que le ſoleil fut couché, il ſortit ſecrètement de la ville avec deux de ſes amis. Il avoit une maiſon ſur le bord de la mer; il s'y rendit en diligence, & s'étant embarqué, ſe retira à Ephèſe, auprès du Roi Antiochus.

Les Députés du Sénat profitèrent de la fuite d'Annibal pour le rendre odieux au peuple, qui conſentit que ces Députés informaſſent, au nom des Romains, contre ceux qui avoient été atta-

chés à ce grand homme. Dès le lendemain de ſon départ, mon père, nommé Ampſar, étant allé chez lui, & ayant appris qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, ſe douta de ſa retraite. Il y a même apparence qu'il en étoit averti d'avance, vu l'intimité dans laquelle il vivoit avec Annibal, & qu'il n'étoit reſté que pour faciliter la fuite de ce Préteur, de laquelle il avoit penſé qu'on ne ſe douteroit point, tant que l'on verroit dans la ville celui qui lui étoit le plus attaché. N'étant plus d'aucune utilité à ſon ami, il crut devoir imiter ſon exemple. Comme le tems preſſoit, & qu'il ne lui en reſtoit pas même aſſez pour mettre ordre à ſes affaires, il ſongea à celle qui le touchoit de plus près.

C'étoit le ſoin de ma perſonne, dont il ne pouvoit ſe repoſer ſur un autre, ma mère étant morte, il y avoit quelque tems.

Je n'étois qu'à moitié habillée lorſqu'il rentra; il me prit par la main, & feignant de me mener au temple d'Oſiris, il me conduiſit chez Gempſon, mon oncle maternel. Ils parlèrent en particulier, & je ne ſai ce qu'ils dirent. Tout ce que j'entendis de leur converſation, c'eſt que dans un an on auroit des nouvelles de mon père dans la ville de Calare. Il me recommanda fort à mon oncle, & m'ordonna de lui obéir, & de ne point ſortir de chez lui, que je n'euſſe appris ſes intentions. En me diſant ces choſes, les larmes couloient de ſes yeux; il ſortit,

tit, après m'avoir embraſſée, & je ne l'ai point vu depuis.

Vous pouvez penſer, ma chère Charide, continua Mélangénie, quelle triſteſſe s'empara de moi. Encore que je n'euſſe guère plus de dix ans, je ne laiſſois pas de me douter de la cauſe qui contraignoit mon père à me quitter, & ce que je ſoupçonnois, augmentoit la douleur de le voir s'éloigner. Je ne pouvois, dans l'idée où j'étois, regarder ſon retour que comme incertain, & je prévoyois au contraire pour lui mille malheurs qui me faiſoient trembler.

Mon oncle qui craignoit qu'on ne vînt faire des perquiſitions chez lui, & que, ſi l'on m'y trouvoit, l'on ne voulût le contraindre à déclarer ce qu'il

pouvoit ſavoir de mon père, me fit conduire l'après-dîner hors de la ville avec deux de ſes enfans, feignant de nous envoyer jouer dans un jardin qu'il avoit à l'extrêmité du fauxbourg. Quand je vis que ſur le ſoir, l'eſclave qui m'avoit accompagnée, ne remenoit à la ville que les deux enfans qui étoient venus avec nous, & qu'elle donnoit charge à la femme du Jardinier d'avoir ſoin de moi, juſqu'à ce qu'elle eut des nouvelles de mon oncle, je commençai à prévoir que j'étois réſervée à de grands malheurs. Cette idée me trouva plus ſenſible, & je me mis à pleurer amèrement. Ah! Diane, m'écriai-je, vous à qui ma mère m'a vouée, celles que l'on met ſous votre protection, devroient-

elles être ſujettes à tant de maux ? J'ai perdu ma mère ; mon père m'a quittée ; & mon oncle auquel il m'a recommandée, m'envoye loin de lui parmi des perſonnes inconnues. C'eſt à préſent que je puis bien me regarder comme orpheline ; & vous, Déeſſe, m'abandonnerez-vous auſſi ?

L'état où je me trouvois, enſevelie comme dans un déſert, & privée de la vue de mes compagnes, n'étoit pas propre à faire ceſſer mes plaintes, dont le fondement me devenoit de jour en jour plus connu. Je paſſai ainſi environ deux ans, n'ayant pour toute ſociété que des moutons & des chèvres dont je m'amuſois quelquefois à peigner les longues oreilles. Un des ſerviteurs de mon oncle venoit de tems

en tems dans ma ſolitude, mais il n'oſoit me parler, & feignoit même de ne point me connoître. J'étois cauſe que ſon maître n'y venoit point, craignant d'être découvert par les eſpions que les Romains avoient de tous côtés.

A meſure que je croiſſois en âge mes ennuis croiſſoient auſſi, & la raiſon ſe fortifiant avec les années, j'eus à peine atteint douze à treize ans, que les plus triſtes penſées vinrent m'aſſaillir. Je me rappelois continuellement qui j'étois, & quel étoit mon père, qui deſcendu des Rois de Numidie, avoit ſervi ſa patrie avec gloire. Le ſoin qu'il avoit eu de mon éducation, ſoin qu'il avoit pouſſé juſqu'à me faire apprendre les langues Grecque

& Romaine, n'étoit pas moins préſent à ma mémoire. Je conſidérois en même tems que je me trouvois hors de la maiſon paternelle, déguiſée en Bergère, ſans communication avec les miens, & réduite à la compagnie d'un Jardinier, & de ſa femme, gens auſſi groſſiers que les bêtes dont ils m'abandonnoient la garde. Le retour de mon père étoit un bonheur dont je ne pouvois me flatter, & je n'avois pas plus lieu de compter ſur le ſecours de mon oncle. L'oubli où il me mettoit, me faiſoit même croire que ſon intention étoit, que l'habitude d'une vie ruſtique me fît changer de mœurs & d'inclination, afin de pouvoir un jour m'établir comme une ſimple fille de campagne.

Toutes ces conſidérations me déterminèrent à ne point rebuter un jeune Marchand de Chypre, nommé Phéré-cide, que ſon père, l'un des plus riches Négocians de Salamine, avoit envoyé à Carthage, pour s'y mettre au fait du commerce.

Il y avoit plus de ſix mois que ce jeune homme venoit ſe promener dans notre jardin. Comme il avoit appris que j'entendois la langue Grecque, & que je la parlois, dès qu'il arrivoit au logis, il ſe faiſoit un plaiſir de me chercher & de s'entretenir avec moi. Mon maintien & mes diſcours lui faiſant ſoupçonner que j'étois née dans une condition au-deſſus de celle où il me voyoit, il me demandoit fort ſouvent qui j'étois, & me marquoit la plus

grande envie d'être inſtruit de ce qui me regardoit. Ce m'auroit été une eſpèce de ſoulagement de m'ouvrir à lui, & j'en étois quelquefois tentée; mais la crainte qu'il ne fût un eſpion des Romains, me retenoit, & il ne pouvoit tirer d'autre éclairciſſement de moi, ſinon que j'étois nièce du Jardinier que je regardois comme mon père, ayant perdu ceux à qui je devois le jour dans un âge trop jeune, pour qu'il m'en reſtât le moindre ſouvenir.

A force de nous voir & de nous entretenir enſemble, il prit de l'amour pour moi, & s'enhardit à laiſſer paroître ce qu'il commençoit à ſentir, mais je fus long-tems à m'en appercevoir. Je ne connoiſſois l'amour

ni par moi-même, étant d'un âge encore trop peu ſuſceptible de ſes impreſſions, ni pour en avoir entendu parler à d'autres, bornée que j'étois à la compagnie de mes vieux hôtes. Toutefois, l'habitude de voir ce jeune homme commença peu à peu à me faire partager l'ardeur dont il brûloit. Je me ſentis ſoudain toute autre dans mon eſprit & dans ma contenance, & l'aſſurance puérile que j'avois, commença à ſe changer en un ſentiment de honte dont j'ignorois le principe.

Phérécide étoit beau, & joignoit à l'attrait de la beauté des manières nobles qui ſervirent encore à me prévenir en ſa faveur. Il ne venoit jamais ſans me donner quelque marque

de ſon attention, & ſans me faire de petits préſens de choſes qu'il diſoit être de ſon pays. Ma grande innocence me les fit d'abord accepter, ignorant le fruit que de pareilles plantes peuvent rapporter. Mais quand je vins à connoître le venin qui ſe gliſſoit doucement dans mes veines, la honte que je ſentois depuis quelque tems, redoubla ; je devins plus réſervée dans mes diſcours, & je commençai à refuſer ſes préſens. Si-tôt même que je l'appercevois, je me mettois à remuer quelque choſe dans le jardin, pour éviter de me trouver avec lui.

Cette conduite ne fit que l'enflammer davantage ; plus je l'évitois, plus il me cherchoit, changeant de place

autant de fois que j'en changeois, & trouvant toujours occaſion de me parler. Il ne pouvoit plus rien dire que je ne me miſſe à rougir ; il s'apperçut du changement qui s'étoit fait dans mon cœur, & vit avec plaiſir, que s'il y avoit encore chez moi de la ſimplicité, il n'y avoit plus d'enfance, & que j'étois arrivée au moment où les paſſions commencent à ſe développer.

Cette découverte rendit ſes viſites plus fréquentes ; & regardant mon cœur comme une place qui ne demandoit qu'à ſe rendre, il crut devoir redoubler ſes attaques. L'eſpèce d'abandon où il me voyoit, l'idée qu'il avoit que ma naiſſance étoit diſtinguée, & que j'avois le cœur trop élevé, pour

ne point préférer de l'écouter à mener la vie d'une fille de la campagne, redoubloient ſon eſpoir; il ne ſe trompoit point; j'étois ſi laſſe de ma condition, & l'amour d'ailleurs me parloit déjà ſi fortement en ſa faveur, que je me déterminai à prêter l'oreille à ſes propoſitions, pourvu qu'elles fuſſent honnêtes, ou à lui faire perdre tout eſpoir, ſi l'hymenée n'étoit point le but de ſes deſirs.

Pleine de cette réſolution, je l'évitai moins qu'à l'ordinaire. Phérécide me voyant une contenance plus aſſurée que de coutume, crut qu'il n'étoit plus queſtion de m'entretenir de propos indifférens, & que le moment étoit venu de déclarer l'affection qu'il me portoit. Un jour donc que la fille

du Jardinier, qui avoit toujours été préſente à nos entretiens, s'étoit écartée, il me dit d'une voix émue : Vous êtes d'un âge où vous commencez à ſavoir ce que c'eſt que l'amour, & c'eſt ce qui me fait me flatter que celui que j'ai pour vous, ne vous aura pas échappé. Je ne vous demande point encore que vous m'aimiez, mais ſeulement que vous ſoyez perſuadée que je vous aime. La diſtance qui ſe trouve entre nos fortunes, pouvoit vous donner à penſer, que je cherche à vous abuſer ; mais je puis diſſiper cette crainte, en vous aſſurant que j'ai ſu démêler votre naiſſance à travers les habits ſimples & ruſtiques que vous portez. Je ne ſai à qui vous devez le jour mais je ſens que je puis ſans

rougir unir ma deſtinée à la vôtre, & c'eſt à quoi tendent mes deſirs. Parlez, aurai-je la douleur de les voir rejetter?

Phérécide ſe tut à ces mots, & attendit ma réponſe avec une impatience mêlée de crainte. Je lui répondis avec ingénuité, que ſon amitié m'étoit agréable, & qu'il pouvoit compter ſur la mienne, tant que ſes intentions ſeroient auſſi pures. Il m'en donna les plus grandes aſſurances, & me preſſa de lui déclarer qui j'étois; ce que je ne crus pas devoir faire difficulté de lui apprendre. Il m'apprit de même que ſon père qui ſe nommoit Protogon, étoit un des premiers de la ville de Salamine. La fille du Jardinier venant à nous, Phérécide crut devoir me

quitter, & me demanda ma main à baiſer, en gage de mon amour. Je la lui donnai, & il s'éloigna, les yeux pleins d'une joie que j'y lus d'autant mieux, que j'en reſſentois une pareille.

Nos entrevues devinrent plus fréquentes, & le plaiſir que je trouvois dans ſon entretien, me rendoit ma condition ſupportable. Il n'en étoit pas de même de Phérécide, qui chaque jour ſouffroit de plus en plus de l'état obſcur auquel il me voyoit réduite. Il lui fut enfin impoſſible de ſe contraindre; & après m'avoir fait voir que je ne devois point eſpérer le retour de mon père, & que j'avois peu de ſecours à attendre de mon oncle, il me propoſa de le ſuivre en Chypre. Cette propoſition paroiſſant me ſur-

prendre, il ne tarda pas à me raſſurer ſur ſes intentions. Je ne vous propoſe rien, me dit-il, dont vous ayez à rougir. Abandonnée de tout le monde, vous vous appartenez toute entière, & vous pouvez librement diſpoſer de votre perſonne. Qu'avez-vous donc à craindre, lorſqu'en me ſuivant, vous ſuivrez votre époux, car je vous jure par Junon que ce n'eſt qu'à ce titre que je vous propoſe de m'accompagner? Afin, ajouta-t-il, qu'il ne vous reſte aucun doute ſur l'eſtime que j'ai pour vous, je conſens à n'accomplir notre hyménée, que lorſque nous ſerons arrivés à Salamine, & rendus dans la maiſon de mon père. Je le remerciai de ſa bonne volonté, & lui marquai la plus grande confiance dans

ſes promeſſes; mais je le priai en même tems de me donner deux ou trois jours pour me décider.

Que de penſées différentes n'eus-je point pendant ces trois jours? Tantôt j'eſpérois revoir mon père, & qu'il rentreroit dans les biens qui avoient été confiſqués; je me flattois de même que mon oncle ne me mettroit pas toujours en oubli. Tantôt je trouvois dans le parti que me propoſoit Phérécide, un remède préſent à mon infortune; ce moyen de la faire ceſſer étoit certain, & mes autres eſpérances étoient incertaines & preſque ſans fondement. Cette dernière conſidération prévalut, & l'amour qui s'étoit rendu maître de moi, lui donnant encore plus de poids, je me détermi-

nai à accompagner celui que j'aimois, après que nous nous ſerions promis réciproquement la foi conjugale.

Sa joie fut extrême, lorſque je lui appris que je conſentois à le ſuivre. Nous primes le Dieu de l'hymenée à témoin de nos promeſſes, & de mon côté je ſuppliai Diane à laquelle ma mère m'avoit vouée, d'avoir pour auſſi agréable la chaſteté de mon mariage, que ma virginité conſervée juſqu'à ce jour. Ces aſſurances réciproques furent confirmées par un baiſer. Il me ſembla dès ce moment que j'étois changée en Phérécide, & que lui & moi n'étions plus qu'une même perſonne.

Phérécide écrivit à ſon père qu'il ſouhaitoit retourner à Salamine, & en obtint la permiſſion. Nous attendîmes

pour partir un jour de marché, où le Jardinier & ſa femme étoient à la ville. Je laiſſai pour eux une lettre, dans laquelle je leur marquois, qu'un homme étant venu m'apprendre que mon père étant, depuis ſa retraite, dans les bois des Mauruſiens, & deſirant ma préſence, l'envie de revoir celui à qui je devois le jour, m'avoit engagé à ſuivre, ſur le champ cet homme, qui s'offroit à me conduire. Je les priois de plus d'être ſans inquiétude, s'il arrivoit que je ne revinſſe point, parceque ce ſeroit un ſigne que mon père me retiendroit avec lui. Je remis cette lettre à la fille du Jardinier, & j'allai rejoindre Phéré-cide. Il m'attendoit à une porte du jardin, qui donnoit ſur la mer, & le vaiſſeau qui devoit nous porter n'étant pas

éloigné de-là, nous nous embarquâmes preſqu'auſſitôt.

Mélangénie étoit en cet endroit de ſon récit, lorſqu'Octavius rentra. Ma fille, dit-il à Charide, j'ai des nouvelles à vous apprendre, qui, je penſe, vous donneront de la joie. Le Sénat vient d'accorder leur grace à tous les Macédoniens qui ont ſuivi le parti de Perſée. Il n'y a que ceux qui ont eu part au commandement de ſes armées, & leurs enfans au-deſſus de quinze ans, auxquels cette grace ne s'étende point. Hormis ceux-ci qui reſtent priſonniers, tous les autres ſont libres. Cette nouvelle, continua Octavius, doit vous être agréable, à moins que votre père, ou quelqu'un de vos parens, ne ſoient compris dans le nombre de ceux qui ſont exceptés.

Seigneur, reprit Charide, la nouvelle que vous m'apprenez, me remplit d'autant plus de joie pour mes compatriotes, que la reſtriction miſe à la grace du Sénat ne regarde aucuns des miens. Puiſque vous deſirez me connoître, il eſt juſte de vous ſatisfaire. Je m'appelle Charide. Mon père, nommé Antoclès, avoit le gouvernement de Melibée, & s'eſt rendu recommandable par ſa bonne adminiſtration. Il y a tout à croire que s'il eût vécu, il eût, par ſa prudence, préſervé notre ville du déſaſtre qui lui eſt arrivé. Mais il eſt mort, il y a dix ans, & il y en a cinq que j'ai de même perdu ma mère. Ils m'ont laiſſé, tant en fonds de terre, qu'en meubles précieux, de grands biens, deſquels Perſée donna l'adminiſtration à un de mes parens.

J'étois ſous ſa tutelle, lorſque le ſac de notre ville eſt arrivé; j'ignore la perte que j'aurai faite; mais je me ſouviendrai toujours que je vous dois la conſervation de mon honneur. Ayant dit ces mots, Charide prit la main d'Octavius, & la baiſa. Le Préteur lui renouvella les aſſurances d'amitié, qu'il lui avoit déjà données, & la mena dans ſon appartement, où ils ſoupèrent enſemble, après quoi il la fit reconduire chez elle.

Polycrate, à qui l'on avoit rendu Théogène, conformément à l'ordre du Sénat, vint le lendemain, avec ſon fils, ſaluer Octavius, qui avoit pris la ville de Theſſalonique, où s'étoit trouvé Théogene. Si le Préteur eût été informé des amours de Charide & de ce jeune

Athénien, l'occaſion de les réunir ne pouvoit être plus favorable; mais il ignoroit entièrement l'intérêt qu'elle y pouvoit prendre, & il le laiſſa partir.

Cependant Charide, qui ne penſoit nullement être ſi près de Théogène, s'étoit levée dès le matin, la joie de ſe ſavoir libre ne lui permettant pas plus de ſe livrer au ſommeil, que la crainte de la captivité ne le lui avoit permis. Si quelque choſe troubloit ſa ſatisfaction, ce n'étoit que ſon incertitude ſur le ſort de Théogène, qui étant Athénien, pouvoit n'être point compris dans l'amniſtie accordée aux Macédoniens. Mais l'aſſurance qu'elle avoit d'être libre, diſſipoit cette inquiétude, & elle ſe flattoit de pouvoir le racheter.

Mélangénie étant entrée dans ſa

chambre, & la félicitant ſur ſa liberté dont elle ne pouvoit plus douter; il ne tiendra pas à moi, dit Charide, que vous ne jouiſſiez bientôt du même avantage, & vous pouvez être aſſurée, que, dès que je ſerai à Mélibée, je n'épargnerai ni prières, ni préſens pour vous obtenir d'Octavius, & pour vous avoir dans ma maiſon, où vous ſerez comme mon amie, en cas que vous veuilliez y reſter. J'ai des biens, & je ne puis mieux en uſer, qu'en les employant en faveur de ceux de qui j'ai reçu quelque conſolation dans mon infortune. Mélangénie remercia Charide, & reprit ainſi le récit de ſes aventures, à la prière de ſon amie.

Notre navigation fut heureuſe juſqu'à Rhodes; mais lorſque nous fumes

devant cette iſle, il s'éleva une tempête ſi violente, que les mariniers furent obligés de s'abandonner à la merci des flots. Le vent ſiffloit dans les cordages avec un bruit pareil à celui qu'il fait dans une forêt, lorſqu'il en briſe les arbres. Je friſſonne encore quand je penſe à ce moment. Ce n'étoit qu'eau deſſus & deſſous nous, le tonnerre tomboit de toutes parts, & j'euſſe été tentée de croire que les enfers étoient dans le ciel, lorſque la nue enflammée venoit à s'entrouvrir. On fut obligé de jetter à la mer une partie des marchandiſes; ce qu'on ne put faire, ſans que ceux à qui elles appartenoient ne pouſſaſſent des gémiſſemens. Phérécide ſeul ne regrettoit point les ſiennes, s'eſtimant encore aſſez riche s'il pouvoit

voit me ſauver. Pour moi, j'attendois la mort dans ſes bras, où je m'étois jettée dès le commencement de la tempête. Enfin, après avoir fait des vœux à Neptune, nous apperçûmes, au haut du mât, Caſtor & Pollux, qui nous firent connoître, par leurs feux, que nos prières avoient été exaucées. Dès ce moment on reprit haleine, & la joie commença à renaître; mais on vit longtemps encore après, ſur les viſages pâles & défaits, l'appréhenſion que chacun avoit eue de la mort. Le vent tomba, & les étoiles reparurent. Alors nous fûmes entièrement raſſurés, & nous crûmes pouvoir nous livrer au ſommeil.

Le jour paroiſſoit à peine, que notre Pilote découvrit la côte de Cyrêne, & à notre gauche, l'encoignure de la

grande Syrte. Soudain il éveille de ſon ſifflet tous ceux qui dormoient, leur fait prendre les armes, & donne à chacun une place à défendre, en cas d'attaque. Ce n'eſt plus, dit-il, le Ciel qu'il faut craindre ; nous avons à nous garder, avec leſquels on traite moins facilement qu'avec les Dieux ; ainſi que chacun penſe à ſoi.

L'appréhenſion où il étoit, que nous ne fuſſions attaqués, lui venoit de la vue de Cyrêne, dont les peuples ſont adonnés à écumer les mers Nous ne fîmes cependant aucune mauvaiſe rencontre, & allâmes tranquillement relâcher à Bérénice, en intention d'y remettre en état notre vaiſſeau, que la tempête avoit fort maltraité.

Il n'y eut aucun de nous qui ne fût bien aiſe de mettre pied à terre, tant pour ſe repoſer, que pour voir cette ville, fondée autrefois par des Grecs. En ayant viſité, Phérécide & moi, les temples & les principaux édifices, une malheureuſe curioſité nous prit de voir les travaux de la campagne, & de connoître les richeſſes dont la terre ſe couvre en ces cantons. Nous traverſames tranquillement quelques champs ſemés d'orge, de riz, & d'autres grains; mais à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans un petit bois d'oliviers, que nous fûmes aſſaillis de tous côtés, par une troupe de voleurs, qui, de peur d'être apperçus, avoient laiſſés leurs chevaux plus loin, & ſe tenoient couchés ventre-à-terre.

Phérécide, & deux autres qui nous accompagnoient, tirèrent l'épée. Mais tout le courage avec lequel ils ſe defendirent, ne put rien contre le nombre dont ils furent accablés. Un de ces brigands s'empara de moi, & je vis, au même inſtant, porter un coup à Phérécide, qui lui fit couler le ſang le long du bras, un de ſes compagnons tomba mort à ſes côtés, & j'ignore ce que l'autre devint. Mes yeux étoient attachés ſur Phérécide, que je vis garotter & emmener d'un côté, tandis que quatre de nos aſſaſſins m'emmenoient de l'autre. Voilà comme je fus ſéparée de Phérécide.

A ces mots, Mélangénie s'arrêta, & ne put s'empêcher de répandre des larmes. Charide, qui la conſola, l'ayant

priée de continuer le récit de ſes infortunes, elle pourſuivit ainſi :

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer l'état où je me trouvois alors. Ni pleurs, ni paroles, ni ſanglots, ne m'échappèrent, la douleur avoit rendu mon ame immobile, loin de ſavoir où l'on me conduiſoit, je ne ſavois pas même ſi j'exiſtois. Une nouvelle rencontre me fit revenir à moi. Les quatre brigands qui m'enlevoient, & qui avoient pris leur chemin vers une forêt de palmiers, ayant apperçu deux hommes à cheval en raſe campagne, trois d'entr'eux ſe détachèrent pour les aller attaquer. Ils les joignoient déjà, lorſqu'un gros de Cavaliers, ſortant tout-à-coup de la forêt, leur fit prendre la fuite. Celui qui me tenoit en croupe, voyant fuir ſes com-

pagnons, & une partie de ceux qui les pourſuivoient, venir droit à lui, ne jugea pas à propos de les attendre : à l'inſtant où il tournoit bruſquement ſon cheval pour regagner le bois d'oliviers, où nous avions été attaqués, je tombai ſur le ſable.

Pluſieurs de ceux qui couroient après lui, m'entourèrent auſſitôt, & m'ayant relevée, me parlèrent un langage que je n'entendois point. Je me trouvai une ſeconde fois dans l'état d'où je venois de ſortir. Je n'avois mémoire ni de père, ni de mère, ni de Phérécide, non plus que ſi je ne les avois jamais vus, & que je n'en euſſe jamais entendu parler. Auſſi ne faiſois-je aucune de ces plaintes que nous arrache le ſentiment d'un grand malheur, & j'étois comme ceux

auxquels, une forte paralyſie a fait perdre toute connoiſſance.

On me préſenta à un homme qui paroiſſoit le chef de la troupe. Il m'adreſſa la parole, & je ne l'entendis pas plus que ſes gens. Il fit approcher un Truchement qui parloit Grec, & qui me demanda, en cette langue, qui j'étois. Reprenant peu à peu mes eſprits, je lui dis que j'étois fille d'un marchand de Chypre, qui m'avoit amenée, avec lui, à Bérénice pour m'y laiſſer entre les mains d'un oncle fort riche, qui, n'ayant point d'enfans, vouloit me faire ſon héritière. La connoiſſance que j'avois de la haine qui eſt entre les Cyrénéens & les Carthaginois, m'engageoit à déguiſer le véritable lieu de ma naiſſance. Je leur racontai comme j'a-

vois été prise par des voleurs, qui tenoient un de mes frères prisonnier.

Tandis que je parlois, ceux qui m'environnoient, jettèrent un cri, levèrent en l'air leurs javelots, & se mirent à galopper à la rencontre d'une bande d'hommes à cheval, qu'ils voyoient venir à eux. Je jettai les yeux du côté vers lequel ils alloient, & je reconnus que ceux qu'ils se préparoient à charger, étoient ces mêmes brigands qui nous avoient attaqués dans le bois d'oliviers. J'apperçus même Phérécide au milieu d'eux.

Ils n'eurent pas le courage d'attendre ceux qui alloient à leur rencontre, & tournant visage tout-à-coup; ils se dérobèrent en un instant à la vue. L'espoir que j'avois commencé à former de me

voir rejointe à Phérécide, fut par là détruit.

N'avez-vous pas du moins ſu depuis ce qu'il devint, interrompit Charide? Ah! lui répondit Mélangénie, vous me faites une queſtion qui me perce le cœur : l'ignorance de ſon ſort a toujours été, & eſt encore, le plus cruel de mes malheurs. Hélas! reprit la jeune Grecque, votre ſituation a bien du rapport avec la mienne; mais continuez de grace votre récit. Volontiers, répartit Mélangénie, pourvu qne vous ne me parliez plus de celui que je regrette, car je ne puis entendre prononcer ſon nom, ſans éprouver une mortelle douleur.

Ceux avec leſquels je me trouvois, continua-t-elle, étoient de Naſamone,

région ſituée près de la grande Syrte. J'étois reſtée avec leurs équipages ; ils tinrent tout le jour la campagne, à la pourſuite des brigands de Cyrène, & ne nous rejoignirent que ſur le ſoir, à l'entrée d'un petit village où nous nous arrêtâmes.

Comme il n'étoit compoſé que de ſept ou huit méchantes cabanes, on fut obligé de dreſſer des tentes pour paſſer la nuit. Tandis qu'on les dreſſoit, l'homme qui m'avoit ſervi de truchement, vint me trouver & me dire de la part du Chef, qu'il me prioit de ne point trouver mauvais s'il ne me parloit pas. La raiſon qui l'en empêchoit, venoit de l'objet de ſon voyage. Il alloit, comme je l'appris, viſiter, de la part de ſon Prince, le temple de

Jupiter Ammon, & la ſainteté du lieu dans lequel il devoit entrer, ne lui permettoit pas même la vue d'une femme pendant ſa route.

Connoiſſant par ce meſſage, que j'étois entre les mains d'un homme qui révéroit les Dieux, je crus n'avoir point de meilleur parti à prendre que de lui faire dire, que j'étois vouée à Diane, fille du grand Jupiter, & je le fis ſupplier de me renvoyer à Bérénice. Sa réponſe fut que je devois être sûre du ſoin qu'il apporteroit à me faire reſpecter; qu'il me promettoit de me faire reconduire à ſon retour par-tout où je voudrois; mais que pour le préſent il ne pouvoit me ſatisfaire, ne pouvant éloigner aucun de ſes gens qui lui étoient néceſſaires

dans un pays infeſté de voleurs ; que je ne devois pas de même m'attendre qu'il me renvoyât ſeule, & qu'il s'exposât à être reſponſable envers les Dieux des malheurs qui pourroient m'arriver.

Quoique cette réponſe ne s'accordât point avec mes deſirs, les motifs qui l'avoient dictée, étoient trop raiſonnables, pour que je puſſe m'en plaindre, & je n'accuſai que la fortune qui me rendoit contraire juſqu'à la bonne volonté qu'on avoit pour moi.

Nous partîmes le lendemain de grand matin, & après quinze jours d'une marche fort pénible, nous arrivâmes à Hammon, qui dans la Langue du pays ſignifie ſabloneux, nom qui a été donné à ce lieu, parce qu'on n'y peut arriver qu'en

qu'en traverſant de vaſtes déſerts remplis de ſable.

La fatigue que les grandes chaleurs & le manque d'eau nous avoient fait eſſuyer, nous rendit plus ſenſibles à la joie de nous trouver dans une contrée fertile, ombragée d'arbres, & coupée de ruiſſeaux. Les habitans d'Hammon ſont affables, & rempliſſent mieux qu'aucun autre peuple de la terre, les devoirs de l'hoſpitalité. Dès qu'ils nous apperçurent, ils vinrent au-devant de nous, & nous preſsèrent tous d'entrer chez eux; mais Sophonax, (c'étoit ainſi que s'appeloit le chef des Naſamonéens) ne ſe voulut point arrêter, qu'il n'eût fait auparavant informer le Roi de ſon arrivée, & qu'il ne fût allé viſiter le temple.

Ayant reçu ordre de ſe rendre près du Roi, il ne crut pas devoir me laiſſer ſeule avec les gens de ſa ſuite, & me remit entre les mains de la Prêtreſſe, ſous la conduite de laquelle étoient les filles conſacrées à Jupiter. Il croyoit n'être que quelques heures avec le Roi; il y paſſa trois jours. Je tombai malade pendant ce tems, & lorſqu'il vint pour me reprendre, il apprit avec douleur que ma vie étoit en danger. Comme il m'avoit promis de me reconduire à Bérénice, il attendit quelques jours, dans l'eſpoir que la fièvre me quitteroit, mais je ne faiſois qu'empirer. L'impatience avec laquelle ſon maître l'attendoit, ne lui permettant point de différer plus long-tems ſon départ, il me recommanda à la Prê-

treſſe, comme une fille vouée à Diane; lui fit promettre qu'elle me procureroit toutes les facilités qui dépendroient d'elle pour mon retour, & en témoignage de ſa bonne volonté envers moi, il lui remit un anneau d'or enrichi d'émeraudes, & une lettre écrite en Grec par celui qui nous avoit ſervi d'interprête. Après avoir pris ce ſoin de ma perſonne, il partit, & je n'en ai point entendu parler depuis.

Lorſque je fus revenue en ſanté, & que la Prêtreſſe me crut aſſez rétablie, pour ſupporter la nouvelle qu'elle avoit à m'annoncer, elle m'apprit le départ de Sophonax, & me remit ſa lettre. Dès que j'eus fini de la lire, je me mis à pleurer & à pouſſer des ſanglots. Ah! Phérécide, m'écriai-je, je

vois bien qu'il faut que je vous diſe un éternel adieu. Me voici enfermée dans ces déſerts comme dans un ſépulcre; encore ſi je vous ſavois heureux, ce me ſeroit une conſolation; mais je vous ai laiſſé entre les mains de brigands cruels, & vous êtes peut-être plus à plaindre que moi. Pourquoi ſuis-je échappée de leurs mains, & que ne m'ont-ils ôté la vie? auſſibien eſt-ce vivre, que de vivre ſans vous? Qui vous dira de mes nouvelles, & qui me donnera des vôtres, dans ces lieux ſéparés du reſte du monde? Adieu donc, Phérécide, mon frère, mon époux, que votre ame s'élance vers la mienne, & reçoive ce dernier baiſer que je ne puis vous donner autrement.

L'agitation que j'éprouvai fut ſi

grande, que je m'évanouis en prononçant ces mots. Il n'y eut que le tems qui me consola; il eut plus de pouvoir que tous les discours, & si je ne m'accoutumai point à ma condition, je repris assez de liberté d'esprit pour m'occuper de ce qui pouvoit la rendre plus supportable.

Ah! Mélangénie, s'écria Charide, il y a plus de rapport que vous ne pensez entre votre fortune & la mienne. Promettez-moi de me garder le secret, & je vais vous confier mes ennuis.

Je suis restée orpheline à l'âge de treize ans, & sous la tutelle d'un de mes parens. Il y avoit environ un an que j'étois chez lui, lorsqu'un jeune Athénien, nommé Théogène, se retira dans notre ville de Mélibée. Il

étoit fils d'un riche habitant d'Athènes, appelé Polycrate, & une querelle qu'il avoit eue dans cette dernière ville, l'avoit obligé d'en ſortir. Un jour que l'on célébroit la fête de Diane, & que je danſois avec les jeunes filles dans la place qui eſt devant le temple, Théogène vint voir nos danſes. Nos yeux ſe rencontrèrent, comme je paſſois devant lui, & je baiſſai la vue en rougiſſant. Je ne ſongeai plus à la danſe, je ne ſongeai qu'à le voir, & cependant je n'oſois le regarder. La fête finit, & je rentrai chez moi, pleine d'un trouble que je n'avois pas encore éprouvé. L'heure du ſouper étant venue, il me fut impoſſible de manger; j'avois les yeux attachés ſur la table, & je ſoupirois.

Euſthène, mon tuteur, me voyant en cet état, craignit que je ne fuſſe malade, & me preſſa beaucoup pour ſavoir ſi je ſentois quelque douleur. Je ne ſai trop ce que je lui répondis; mais je me ſouviens que plus je faiſois d'efforts pour ſortir de ma rêverie, plus je m'y plongeois. Nicoſie, femme d'Euſthène, attribua ma mélancolie au regret de n'avoir point remporté le prix, & j'eus à eſſuyer de longues réflexions ſur la vanité de la gloire, ce qui ne ſervit qu'à augmenter mon mal, en m'en faiſant connoître plus clairement la véritable cauſe. Je ne pus dormir de la nuit, & je ne m'occupai que des moyens de revoir Théogène.

Dès que je fus levée, Nicoſie entra

dans ma chambre ; & me trouvant auſſi mélancolique que la veille, me propoſa, pour me diſſiper, d'aller avec deux de nos voiſines au temple de Junon. Ma fille, me dit-elle, vous voici dans l'âge propre à l'hymenée, allez demander à la Déeſſe un époux qui vous convienne. J'acceptai ſa propoſition qui me fit rougir, ce que j'euſſe fait beaucoup moins quelques jours auparavant, & nous nous rendîmes au temple.

O Junon, m'écriai-je, lorſque je fus devant la Déeſſe, vous à qui le grand Jupiter a remis le ſoin des mariages, c'eſt à vous, & non à Vénus que je m'adreſſe. Daignez apporter quelque ſoulagement aux ennuis que me cauſe la beauté du jeune homme

que je vis hier ; vous ſavez que mon cœur ne deſire qu'un chaſte hymenée. Si c'eſt donc votre volonté que nous ſoyons l'un à l'autre, faites que je parvienne promptement au but où j'aſpire.

Nous nous en retournâmes, après avoir fait notre prière, & j'eus bientôt lieu de reconnoître que les Dieux prêtent l'oreille à ceux qui les prient avec un cœur pur. Enfin l'eſclave qui étoit chargée de veiller à la porte, me remit une lettre en rentrant, & me dit que celui qui l'avoit apportée, en devoit venir avant peu chercher la réponſe. Je pris congé des deux filles qui m'avoient accompagnée, leur diſant que je m'allois repoſer, & je me retirai dans ma chambre. L'inſcription

de la lettre que j'ouvris avec précipitation, étoit telle : *L'heureux Théogène à ſa chère amie Charide, ſalut.* Il m'apprenoit enſuite tout l'amour dont il bruloit pour moi, & la douce idée dans laquelle il étoit, que je ne l'avois pas vu avec indifférence. Son oncle, nommé Thraſibule, auquel il avoit découvert ſa paſſion pour moi, charmé de ſon choix, y avoit applaudi, & devoit l'amener l'après-dîner chez mon tuteur. Dans la crainte de ne m'y point trouver, il avoit cru devoir m'écrire pour me prévenir de ſa viſite.

Celui qui avoit apporté la lettre, étant venu pour en avoir la réponſe, je le chargeai de dire à ſon maître, que je ne lui écrivois point, eſpérant

le voir avant peu. Je n'avois preſque aucun doute que la lettre ne fût de celui que j'aimois, mais il pouvoit ſe faire qu'elle fût d'un autre, & j'étois bien aiſe, avant de m'engager par une réponſe, de m'aſſurer par mes yeux quelle étoit la perſonne qui m'avoit écrit.

Je ne doutai plus que Junon ne protégeât mes amours ; & la gaieté que cette confiance m'inſpira, ranima mon viſage, que l'inquiétude avoit abattu. Nicoſie qui s'en apperçut, & qui craignoit que je ne tombaſſe malade, en pleura de joie, car elle avoit pour moi l'amitié d'une mère.

Elle ſortoit à peine pour aller voir une de ſes parentes, qu'on annonça Thraſibule. Euſthène ayant donné ordre

qu'on le fît entrer, il vint dans la ſalle où nous étions, accompagné de Théogène. Après nous avoir ſalués, il commença à parler avec Euſthène des affaires qu'ils avoient enſemble, ce qui donna à Théogène la liberté de m'entretenir. Notre converſation roula d'abord ſur des choſes générales, mais elle devint bientôt particulière. Il me parla dans les termes les plus paſſionnés, des ſentimens que je lui avois inſpirés, & je l'écoutai d'autant plus volontiers, que ſes vues étoient honnêtes, & que je n'avois pas moins d'amour pour lui qu'il en avoit pour moi. Il me dit que ſon père, homme qui avoit été à la tête des affaires, ſe nommoit Polycrate; que pour lui il ſe trouvoit exilé d'Athènes pour

trois ans, parce qu'il avoit tiré l'épée pour la défenſe d'un de ſes amis; qu'il avoit choiſi Mélibée pour le lieu de ſa retraite, tant à cauſe que Thraſibule, ſon oncle, y demeuroit, que pour n'être pas trop éloigné de ſon père. Il fit paroître tant de ſageſſe dans tout ce qu'il me dit, que je commençai à me féliciter d'avoir ſi bien placé mon amitié. Nos cœurs étant ainſi d'intelligence, nous ſongeâmes aux moyens de nous voir, & nous convinmes que de deux jours l'un, il ſe trouveroit chez une veuve de mes amies, nommée Pamphilie, fille de feu Traſimaque, frère de Thraſibule, ſon oncle.

Ce dernier ayant pris congé de mon tuteur, Théogène me ſalua de manière

à ne point laiſſer connoître qu'il y eût quelque choſe de particulier entre nous deux.

Son oncle Thraſibule lui ayant donné entrée chez Pamphilie, nos entrevues eurent lieu, comme nous l'avions projetté, & ce manège innocent dura l'eſpace d'une année, qui étoit le tems qui reſtoit à Théogène à ſubir de ſon exil.

Dès qu'il fut libre de retourner dans ſa patrie, il me fit demander en mariage à Euſthène; mon tuteur fut charmé de la propoſition, par l'amitié qu'il avoit conçue pour Théogène, qui venoit quelquefois au logis. Il ne voulut cependant pas prendre ſur lui de diſpoſer de ma main, & remit l'affaire à la déciſion de mes parens.

Perſonne juſqu'alors ne m'avoit recherchée; dès que le bruit fut répandu que j'étois demandée en mariage, il ſe préſenta nombre de prétendans. Un, entre autres m'obſéda, au point que Théogène fut obligé d'avoir des paroles aſſez vives avec lui. Son rival avoit des amis puiſſans, qui, tous portoient envie à Théogène; il les fit ſervir à une vengeance qu'il n'avoit pas aſſez de courage pour tirer lui-même. Il fit courir le bruit que Théogène, ſous prétexte d'un exil ſimulé, étoit un eſpion envoyé par les Athéniens, pour entretenir des intelligences dans Mélibée. Ces bruits vagues, & ſans fondement, furent appuyés par le rapport d'un marchand qui arrivoit de Theſſalonique. Cet homme, gagné par le rival de Théogène, aſſura

le Sénat, que dans un entretien qu'il avoit eu avec Perſée, ce Prince l'avoit chargé d'avertir ceux de Mélibée, qu'ils ſe donnaſſent de garde des Athéniens, qui vouloient les livrer aux Romains. Ce rapport fit l'effet qu'il devoit faire naturellement ſur des eſprits prévenns. Ce fut en vain que Thraſibule repréſenta que Théogène étoit ſon neveu, & qu'il s'offrit d'en répondre ; on lui ordonna de le faire ſortir de la ville avant deux jours.

Comme le temps preſſoit, nous ne crûmes pas devoir différer davantage à nous donner des promeſſes mutuelles d'être unis l'un à l'autre. Nous étant donc rendus le lendemain chez Pamphilie, & de là au temple de Junon, nous la prîmes à témoin de la foi réciproque

que nous nous jurions. Nous relevant enſuite du pied de l'autel où nous étions agenouillés, je préſentai la bouche à Théogène, & le baiſai; mais je répandois en même temps, une telle abondance de larmes, que je ne pouvois parler.

Il fallut enfin nous ſéparer. Mon cher Théogène ne pouvoit reſter à Mélibée, il ne pouvoit non plus retourner à Athènes, où ſon affaire n'étoit pas entièrement appaiſée; nous convinmes donc qu'il voyageroit ſur les côtes de l'Aſie mineure, juſqu'à ce que le moment de nous rejoindre, qui ne pouvoit être éloigné, ſe préſentât, & qu'il me donneroit exactement de ſes nouvelles. Je n'en ai reçu qu'une fois, & amenée ici, lors de la ruine de ma pa-

trie, je ne comptois plus le revoir. Malheureuſe que je ſuis? Je l'ai revu, & ce fut l'autre jour où je l'apperçus, traîné en triomphe parmi les eſclaves qu'a faits Paul Emile. Voilà, ma chère Mélangénie, voilà le ſujet de mes douleurs. C'eſt en vain que je jouis de la liberté, ſi je ne puis la lui rendre, & comment y parvenir? C'eſt ce que j'ignore.

Charide ſe tut à ces mots, & ſe mit à pleurer. Mélangénie l'embraſſant, la raſſura, & lui promit de faire toutes les démarches néceſſaires pour découvrir ce qu'étoit devenu Théogène.

Tandis qu'elles s'entretenoient ainſi, Octavius revint du Sénat. Mélangénie ſortit ſous prétexte de donner ordre à quelques affaires de la maiſon, & s'in-

forma de Capito, s'il n'avoit point entendu parler d'un nommé Théogène. Tout l'éclairciſſement qu'elle en put tirer, fut qu'un vieillard avoit réclamé ſon fils, qui lui avoit été rendu ſans rançon; qu'ils étoient venus la veille prendre congé d'Octavius, après quoi ils étoient partis.

Charide, à qui Mélangénie apporta ces nouvelles, s'étant enhardie à demander à Octavius des éclairciſſemens ſur le ſort des différens priſonniers, en apprit, qu'un Athénien, nommé Polycrate, étoit venu réclamer ſon fils, qui lui avoit été rendu. Au nom de Polycrate, les joues de la jeune Grecque ſe peignirent des couleurs de la joie, & elle ne deſira plus que de partir, dans l'eſpoir

de retrouver bientôt ſon cher Théogène.

Le lendemain dès qu'il fut jour, elle appella Mélangénie, & la faiſant aſſeoir ſur ſon lit, elle la pria de continuer le récit de ſes aventures. Je vous preſſerois peut-être moins, lui dit-elle, de m'apprendre par quels événemens, vous êtes tombée en captivité, ſi je n'eſpérois point vous en tirer avant qu'il ſoit peu. Mélangénie remercia ſon amie, & continua en ces termes :

Le temps, comme je vous ai dit, affoibliſſant, ou plutôt endormant ma douleur, je me réſolus, à mettre en oubli tout ce qui m'éteit arrivé juſqu'alors, & à ne plus m'occuper que de ce qui pourroit m'arriver à l'avenir. Je paſſai près de dix ans dans cette eſpèce

de léthargie, ne me ſouvenant plus, pour ainſi dire, de ma patrie, de mon père, de Phérécide, ni de moi-même.

Les Dieux qui me réſervoient à d'autres malheurs, vinrent m'arracher au calme dont je jouiſſois. Il me ſembla voir, une nuit, Phérécide qui me parloit de notre amour, & qui, me tendant les bras, ſembloit m'inviter à m'y précipiter. Jamais il ne m'avoit paru ſi beau, & les reproches qu'il me faiſoit de l'avoir oublié, me déchiroient le cœur. Mon premier mouvement fut de voler à lui. L'effort que je fis, m'éveilla, & il ne me reſta de mon illuſion, que le regret d'être ſéparée de celui qu'elle venoit de m'offrir. Mon amour ſe réveillant avec plus de force que jamais, ce fut alors que je ſentis toute

l'horreur de ma ſituation. Je ne penſois plus qu'à Phérécide; mais je ne pouvois y penſer, ſans ſonger en même temps qu'il n'exiſtoit peut-être plus, & qu'en cas qu'il vécût encore, je ne pouvois me flatter de l'eſpérance de le revoir. Quelquefois je regardois le ſonge que j'avois eu, comme un avertiſſement des Dieux, qui m'invitoient à ſortir du lieu où j'étois, & à chercher celui qui avoit reçu ma foi en leur préſence. Je reſtai bientôt dans cette perſuaſion, qui s'accordoit avec mon amour, & je ne m'occupai plus que des moyens de quitter une ſolitude qui m'étoit devenue inſupportable.

L'occaſion s'en préſenta, lorſque je commençois à ne plus l'eſpérer. Ceux qui venoient d'Egypte, viſiter le tem-

ple, avoient coutume d'apporter, en offrande, une quantité conſidérable d'encens, de lin, de ſoie, & d'autres choſes propres aux ſacrifices, ou à l'entretien de ceux qui étoient conſacrés à Jupiter. La dévotion n'ayant depuis long-temps amené perſonne de ces contrées, les choſes qu'ils apportoient vinrent à manquer. Comme l'on ne pouvoit s'en paſſer, il fut arrêté qu'un des Prêtres feroit le voyage de Memphis, & s'y pourvoiroit de tout ce dont on avoit beſoin.

Dès que j'eus appris cette nouvelle, j'allai trouver celle qui avoit inſpection ſur nous. Je feignis que Diane m'apparoiſſoit depuis quelques nuits, & me faiſoit des reproches de ce que, lui étant conſacrée, j'avois laiſſé paſſer

près de dix ans, ſans entrer dans aucun de ſes temples. Je la priai de permettre que j'accompagnaſſe le Prêtre qui alloit à Memphis. Il me ſera facile, lui dis-je de me rendre de là à Bubaſte, où la Déeſſe a un temple, & cette dernière ville n'étant point éloignée de Memphis, je pourrai ſatisfaire à ma dévotion, ſans retarder le retour de ceux que j'accompagnerai. La Prêtreſſe, craignant de s'attirer la colère de Diane, conſentit à ce que je lui demandois; elle me donna deux femmes pour me ſervir, & je partis avec ceux qui étoient deſtinés à faire le voyage d'Egypte.

Notre marche fut de quinze jours, pendant leſquels nous eſſuyâmes des fatigues incroyables. Il nous fallut paſſer à travers des ſables brûlans, où l'on

ne

ne trouve point le moindre ombrage pour ſe mettre à couvert, & où l'œil eſt attriſté par l'immenſe & uniforme ſtérilité des déſerts qu'il découvre. Les lions & les tigres nous obligeoient de faire la garde pendant la nuit, & les oſſemens blanchis de ceux qu'ils avoient dévorés, offroient un ſpectacle qui jettoit la terreur dans les ames les plus fermes.

Arrivée enfin à Memphis, je fis avertir le Prêtre avec lequel j'étois venue, que je partirois le lendemain de grand matin pour Bubaſte. J'y trouvai des marchands de toutes nations, parmi leſquels je fis connoiſſance avec quelques Rhodiens, qui devoient s'en retourner dans peu de jours dans leur pays. Comme c'étoit plutôt à Sala-

mine, que par-tout ailleurs, que je pouvois eſpérer avoir des nouvelles de Phérécide, je leur dis que j'étois nièce de Protogon, riche marchand de Chypre; que j'étois venue, il y avoit un an, avec ſa permiſſion à Bubaſte, viſiter le temple de Diane; qu'une maladie dangereuſe m'y avoit arrêtée, & que je me trouvois ſeule par la mort d'une femme qui m'avoit accompagnée.

Sur ce récit ils m'offrirent de me tranſporter à Rhodes, d'où je pourrois aiſément me rendre à Salamine. J'acceptai leur propoſition, & nous prîmes jour pour notre départ, qui fut fixé au lendemain. Je renvoyai, à Memphis, les deux femmes qui m'avoient ſuivie à Bubaſte, leur diſant que je ne tarde-

rois pas à les rejoindre, & je me rembarquai.

Ce n'étoit pas sans crainte, que je me remettois ainsi entre les mains de gens que je ne connoissois point, & je ne pouvois me déguiser toute l'imprudence de cette démarche; mais le desir de revoir Phérécide l'emportoit sur toute autre considération. Le feu qui s'étoit rallumé pour lui dans mes veines, étoit si violent, que rien ne pouvoit l'éteindre : &, je l'avoue, j'en aurois eu honte, si notre amour eût été moins pur.

Mes craintes ne se trouvèrent cependant point fondées. Il y avoit dans le vaisseau trois dames qui eurent pour moi toutes sortes d'égards, ainsi que le reste de l'équipage, & je me félicitois

d'avoir ſi heureuſement rencontré, lorſque nous fûmes attaqués par des pirates de l'isle de Sardaigne. Ils s'emparèrent de notre vaiſſeau, qu'ils brûlèrent après en avoir tranſporté les marchandiſes ſur le leur. Ils m'y firent auſſi paſſer, & ils me vendirent à un homme de Sardes. Ce fut ainſi que je tombai en captivité, & que je perdis une ſeconde fois tout eſpoir de retrouver Phérécide.

Le maître qui m'avoit achetée, me voyant fort halée, m'envoya dans une ferme qu'il avoit, me jugeant plus propre à garder le bétail, qu'à tout autre ſervice. Il vint un jour viſiter ſa métairie, & ayant reconnu, à mon langage, que j'étois Africaine, il s'informa de ce qui me regardoit. Je crus ne devoir

rien lui cacher, & je lui fis part de ma naiſſance & de mes infortunes. Au nom d'Ampſar, il ſoupira, & me dit qu'il avoit beaucoup connu mon père, qui avoit paſſé quelque temps en Sardaigne depuis ſa retraite. Je ne ſais, ajouta-t-il, où il eſt maintenant. Je le priai de s'en informer, & il me le promit. J'eſpérois de jour en jour apprendre de ſes nouvelles ; & cette eſpérance, jointe aux bons traîtemens de mon maître, adouciſſoit ma captivité.

Mon attente fut vaine, il me fallut renoncer au bonheur dont je m'étois flattée. Il ne me reſtoit d'autre reſſource, que de faire ſavoir mon état à mes parens. La Sardaigne eſt voiſine de Carthage, & je pouvois en peu de tems avoir de leurs nouvelles. J'en parlai à

mon maître, mais ce fut inutilement; ſoit qu'il craignit de perdre l'argent qu'il avoit donné de moi, ſi mes parens venoient à me réclamer comme perſonne libre, ſoit qu'il ne voulut point ſe priver de mes ſervices. Je paſſai ſept ans dans cette ſituation, & je ſerois encore vraiſemblablement en Sardaigne, ſans une révolte de ceux de cette isle, qui attira contre eux les armes des Romains. Je fus amenée à Rome, dans cette révolution, & expoſée en vente au marché, où Capito m'acheta pour Octavius. Si quelque choſe pouvoit conſoler une perſonne libre de la perte de ſa liberté, la douceur avec laquelle il me traite m'en conſoleroit. Mais hélas! cette douceur ne ſauroit me tenir lieu ni de mon pays, ni de Phérécide.

Charide ne put s'empêcher de donner des larmes au récit de Mélangénie. Prenez courage, lui dit-elle, vous avez rencontré en moi une amie qui ne vous oubliera jamais, & qui n'épargnera rien pour vous faire retrouver votre liberté.

L'envie de revoir Théogène ne permettant point à la jeune Grecque un plus long séjour à Rome, elle pressa Octavius de la renvoyer dans sa patrie. Le Préteur se rendit à ses instances, & lui donna Capito pour la reconduire.

A son arrivée à Mélibée, elle ne trouva que sa nourrice au logis. Eusthène, son tuteur, avoit été tué dans le sac de la ville, & sa femme Nicosie, s'étoit retirée dans une maison séparée. Charide chargea sa nourrice d'avoir soin des gens d'Octavius, & sortit pour aller

voir Nicoſie. Quoi, c'eſt vous, ma chère enfant, s'écria celle-ci, quoi c'eſt vous? Je vois bien que les Dieux ne m'ont point abandonnée, & qu'ils veulent que je meure en paix, puiſqu'ils vous renvoyent ici. Mais hélas! je ne ſais ſi je dois me réjouir avec vous, ou ſi vous ne devez pas plutôt vous attriſter avec moi. Que de pertes n'ai-je point faites depuis que je ne vous ai vue? Je ne vous parle pas des biens, qui ſont choſe réparable, ou de la perte deſquels on peut ſe conſoler, je parle d'Euſthène qui m'étoit ſi cher, & qui vous aimoit comme ſa propre fille.

Ma mère, interrompit Charide, ma nourrice m'a appris ſa triſte fin, & j'y ſuis ſenſible comme je le dois. Mes larmes vous diſent à quel point je partage

votre douleur; consolez-vous cependant, si les Dieux vous ont ôté un mari, ils vous rendent une fille. Peut-être l'amour que vous portiez à Eusthène, vous doit-il faire regarder sa mort comme un bien. Et quelle douleur ne seroit-ce point pour vous de l'avoir vu entraîner sous vos yeux, & tomber au pouvoir d'un maître farouche & insolent.

Mais vous, ma fille, dit Nicosie, quel traitement avez-vous éprouvé? Si vous saviez toutes mes craintes. Rassurez-vous, reprit Charide, qui saisit cette occasion de s'étendre sur les louanges d'Octavius. Nicosie pleura de joie au récit de la conduite que ce Préteur avoit tenue avec sa pupille. Vous ne me parlez point de Théogène, dit-

elle enfin à Charide, l'auriez-vous oublié?

Hélas! repartit cette dernière, il eſt plus préſent que jamais à ma mémoire, & je l'ai vu depuis peu. Mais plût aux Dieux qu'il ne ſe fût point offert à mes yeux, j'aurois répandu moins de larmes. Jugez de ma douleur, lorſque je l'ai reconnu parmi les captifs que Paul Emile traînoit à ſa ſuite. Graces au Ciel, il eſt libre, & je dois encore à Octavius de m'avoir appris une nouvelle qui m'intéreſſe ſi fort. Je ne ſais cependant encore où il eſt, mais je le crois à Athènes, car il eſt reparti de Rome avec ſon père. Il vous a écrit ici, interrompit Nicoſie, & votre nourrice vous en remettra une lettre; allez, ma fille, vous inſtruire de ce qu'elle con-

tient. Allez, que je ne vous arrête point, nous aurons le tems de nous revoir.

Charide étant rentrée chez elle, ſa nourrice lui rendit la lettre de Théogène. Il y faiſoit le récit de ſa captivité & de ſa délivrance, y marquoit la plus vive inquiétude ſur le ſort de Charide, & paroiſſoit diſpoſé, ſi elle étoit en eſclavage, & qu'il ne pût l'en tirer, à ſe faire vendre au même maître, pour être avec elle.

Charide dépêcha un homme à Athènes, pour avertir Théogène de ſon retour à Mélibée, & cependant renvoya les gens d'Octavius qu'elle chargea de riches préſens pour leur maître & pour Mélangénie.

A la nouvelle du retour de ſon

amante, Théogène reſta ſaiſi de joie & d'étonnement. Un vaiſſeau étoit prêt de mettre à la voile; il ne prit que le tems d'inſtruire ſon père du motif de ſon départ, & s'embarqua. Sa route fut heureuſe d'abord, & il croyoit déjà toucher au moment ou il alloit ſe jetter dans les bras de Charide, lorſqu'à la hauteur de l'iſle d'Eubée, il fut attaqué par deux vaiſſeaux Byſantins. Ce peuple qui avoit ſuivi le parti de Perſée, étoit en guerre avec celui d'Athènes, qui tenoit pour les Romains, & ces derniers laiſſoient ces deux villes s'entredétruire.

Tout fut maſſacré ou mis aux fers ſur le vaiſſeau que montoit Théogène, à l'exception de l'homme que lui avoit dépêché Charide, lequel ſe ſauva à la nage

nage. Cet homme qui s'étoit tenu caché dans des roſeaux, voyant ceux de Byzance deſcendus à terre, reprendre le large, appela Théogène pour s'aſſurer s'il étoit encore en vie. Celui-ci ayant reconnu ſa voix, lui cria d'aller droit à Mélibée apprendre ſon aventure, eſpérant avoir un plus prompt ſecours de Charide que de ſon père, ſoit à cauſe de la proximité du lieu, ſoit à cauſe que ceux de Mélibée avoient ſuivi le même parti que ceux de Byzance.

L'eſclave revint donc à Mélibée, où il apprit l'accident de Théogène; la tête appuyée ſur ſa main, le coude poſé ſur le genou, & l'autre bras pendant négligemment le long de ſa cuiſſe, Charide reſta les yeux attachés contre

terre, ſans proférer une ſeule parole, ni pendant, ni après ce récit. Elle étoit encore dans cette douleur immobile, lorſque Nicoſie qui ſe trouvoit avec elle, l'arrachant à ſon accablement, lui remontra que le ſujet de ſa triſteſſe étoit beaucoup moindre que les traverſes qu'elle avoit éprouvées juſqu'alors. Théogène, lui dit-elle, n'eſt que priſonnier de guerre, il eſt facile de le délivrer, & c'eſt à quoi vous devez vous employer ſans perdre de tems.

O Théogène, dit alors Charide, en jettant un grand ſoupir, faut-il que vous enduriez tant d'affliction pour l'amour de moi? Que ne ſuis-je morte en naiſſant? La douleur l'empêcha d'en dire davantage.

Adraſte, fils de Pamphilie, de cette

même femme qui avoit vu naître les amours de Charide, ayant appris la détention de Théogène, s'offrit d'aller le tirer de prison. Mais la jeune Grecque ne voulut se remettre de ce soin à personne. Elle consentit seulement que sa nourrice & Adraste l'accompagnassent.

Ce jeune homme, s'étant informé à Byzance de Théogène, apprit qu'il étoit retenu dans un des fauxbourgs de la ville. Ceux qui l'avoient pris, avoient remis en mer, de sorte que celui de leurs compagnons auxquels ils l'avoient laissé en garde, ne vouloit point traiter de sa rançon avant leur retour.

Ce contre-tems qui affligea Charide, ne fut point de durée. On eut

nouvelle que ces ſoldats avoient été défaits par les Athéniens, & que s'étant retirés dans l'iſle de Chio, les Payſans les avoient tous tués. Sur cet avis, le ſoldat qui gardoit Théogène, craignant d'avoir à partager ſa rançon avec les héritiers de ſes camarades, ſe hâta d'en traiter pour trois cens pièces d'or qu'Adraſte lui compta.

La priſon de Théogène étoit fort obſcure, de ſorte que, ne reconnoiſſant point Adraſte, il crut que c'étoit quelqu'un qui vouloit le railler, lorſque celui-ci lui dit de prendre courage, & qu'il le tireroit avant peu de captivité. Il ne lui répondit donc qu'en hauſſant les épaules. Eh quoi! Théogène, lui dit ce jeune homme, ne reconnoiſſez-vous point Adraſte?

Ah! mon ami, lui dit Théogène, excuſez-moi, mais que fait Charide? Il ne tiendra qu'à vous de la voir, reprit Adraſte, elle eſt en cette ville, où elle eſt venue avec moi pour vous mettre en liberté. Venez, j'ai payé votre rançon, & vous pouvez me ſuivre.

Voici Adraſte & Théogène, s'écria la nourrice dès qu'elle les apperçut. A ces mots, Charide qui s'étoit jettée ſur ſon lit, ſe lève & court à la porte où elle n'arriva pas plutôt que Théogène. Là ſe rencontrant, on ne ſauroit dire la joie qu'ils reſſentirent. Leur ſaiſiſſement fut ſi grand, qu'il leur fut impoſſible de proférer une parole, & que ſe tenant étroitement embraſſés, ils ſe ſeroient infaillible-

ment évanouis, ſi Adraſte & la nourrice ne les euſſent arrachés des bras l'un de l'autre. Eh bien, ma chère fille, dit la nourrice, lorſqu'ils furent aſſis, vous avez enfin ce que vous avez tant deſiré, & Théogène a de même ce qu'il aime. A ce diſcours, Charide commençant à reprendre ſes eſprits, baiſſe la vue, & tout-à-coup la relève ſur Théogène, puis la rebaiſſe & la relève de nouveau, le regardant avec un demi-ſourire qu'elle ſemble n'oſer achever, honteuſe d'avoir des témoins de ſes tranſports. La contenance de Théogène étoit à peu près la même, quoique ſa honte parût venir d'un motif différent, & de ce que ſa maîtreſſe s'étoit expoſée pour lui à la fatigue & aux dangers de la mer.

Adraſte crut à propos de prendre un paſſeport de ceux de Byzance, pour ne point courir le riſque d'être pris, comme l'avoit été Théogène. Il l'obtint facilement, & ayant loué un vaiſſeau, ils s'embarquèrent le même jour.

Les vents leur furent ſi contraires, que malgré tous les efforts du Pilote, ils ſe virent jettés ſur les côtes de Scythie. La connoiſſance qu'ils avoient du caractère féroce des peuples de ces contrées, ne put les empêcher de deſcendre à terre, pour y chercher des vivres dont ils manquoient depuis pluſieurs jours. Théogène, Adraſte, & quelques matelots, s'étoient à peine avancés trois ou quatre cens pas dans les terres, qu'ils ſe virent

inveſtis par une troupe de barbares qui les garottèrent. Charide & ſa nourrice eurent le même ſort. Elles avoient bien vu une troupe de gens accourir vers la mer, mais elles n'avoient point voulu rentrer dans le vaiſſeau, & Charide avoit mieux aimé courir la fortune de Théogène, que de s'en ſéparer une ſeconde fois.

Ceux qui les arrêtèrent, & qui étoient de l'armée du Roi Damaſdes, les menèrent à ce Prince campé ſur les rives du Boriſthène pour s'oppoſer au paſſage des Nomades, avec leſquels il étoit en guerre. Je t'amène ces étrangers, dit au Roi celui qui étoit à la tête du détachement, afin que tu puiſſes les immoler au Dieu Mars, en place d'ennemis,

dont nous n'avons encore pu prendre aucun.

Ces cruels ſacrifices ſont en uſage parmi les Scythes, lorſqu'ils ſont en guerre, & ils penſent aſſurer par-là le ſuccès de leurs armes. Il faut que ceux qu'ils offrent pour victimes ſoient vierges, & n'aient point été bleſſés; ainſi Théogène qui avoit reçu un coup de flèche au bras, n'y étoit point propre, & le danger ne regardoit qu'Adraſte & Charide. Ils furent remis entre les mains du Grand-Prêtre, qui, ſans être touché des larmes de Charide, la fit dépouiller nue, ainſi qu'Adraſte. Leur ayant trouvé les conditions requiſes, il les déclara propres à ſervir de victimes.

Damaſdes avoit appris, par le

moyen d'un interprète, que les priſonniers étoient Grecs ; & Théogène avoit fait paſſer Charide & Adraſte pour ſon frère & ſa ſœur, qui étoient venus payer ſa rançon à Byzance. Le Roi qui aimoit les Grecs, auroit deſiré les ſouſtraire à la mort, mais il craignoit de ſoulever ſes ſoldats. Il n'y avoit plus que quatre jours à s'écouler juſqu'à celui qui étoit fixé pour le ſacrifice, lorſque Damaſdes fit venir Théogène devant lui. Je voudrois, lui dit-il, ſauver ton frère & ta ſœur, mais la choſe n'eſt pas en mon pouvoir, tant que nous n'aurons point d'autres priſonniers à ſacrifier en leur place. Conſulte ton courage, & vois ſi tu peux enlever quelques-uns de mes ennemis, je te

donnerai des ſoldats qui auront ordre de te ſuivre.

Théogène remercia le Roi, comme s'il lui eût fait la plus grande faveur, & c'étoit en effet la ſeule qu'il pouvoit lui accorder. Ce n'eſt pas que le jeune Athénien ne vît bien de quelle difficulté il étoit qu'il réuſsît dans ſon entrepriſe; les ennemis étoient campés de l'autre côté du Boriſthène; il devoit s'attendre à la plus vigoureuſe réſiſtance de la part des gens qui aimeroient mieux ſe faire tuer, que de ſe laiſſer prendre pour être immolés; d'ailleurs, il n'étoit pas sûr que ceux qu'ils pourroient amener euſſent toutes les conditions requiſes: il ſentit cependant renaître ſon eſpérance, & demanda qu'il lui fût permis de voir ſa ſœur, ce qu'on

lui accorda. Leur entrevue fut triſte, & ſemblable à celle de gens qui ſe font les derniers adieux.

Théogène prit trois mille hommes avec lui, paſſa le Boriſthène à la faveur de la nuit, fit faire une fauſſe attaque à la tête du camp, & tombant ſur le derrière, enleva cinquante perſonnes de différens ſexes. Il conduiſit ſa retraite avec autant de prudence qu'il avoit conduit ſon attaque, rejoignit ceux qu'il avoit chargés d'amuſer l'ennemi à la tête du camp, & repaſſant promptement le Boriſthène arriva de grand matin ſous les tentes de Damaſdes.

Le Grand-Prêtre viſita les priſonniers, il s'en trouva cinq propres à être ſacrifiés, deux hommes & trois

femmes. Charide & Adraſte furent à l'inſtant mis en liberté. Ils brûloient ainſi que Théogène, du deſir de revoir la Grèce. Ce dernier ne put cependant ſe refuſer aux inſtances de Damaſdes, qui le pria de ſe charger du commandement de ſon armée. Après le ſervice qu'il m'a rendu, dit-il à Charide, en me donnant les moyens de vous ſauver, je m'eſtimerois ingrat, ſi je ne lui donnois la ſatisfaction qu'il deſire. Ne craignez rien, le grand Jupiter qui juſqu'ici nous a protégés, veillera ſur mes jours, auxquels les vôtres ſont attachés.

Il défit en effet les Nomades, & après les avoir pourſuivis, il reprit le chemin du camp, mais il n'y retrouva ni Charide, ni Adraſte, qui avoient été forcés de s'en éloigner.

Tandis que Théogène pourſuivoit les ennemis, Damaſdes, chargé d'années, étoit mort. L'interprète à qui on avoit donné ordre de prendre ſoin d'Adraſte & de Charide, & qui étoit devenu amoureux de cette belle Grecque, crut avoir trouvé l'inſtant favorable à ſes deſirs. Elle venoit de perdre, dans la perſonne du Roi, celui qui, ſeul pouvoit la protéger; l'eſpoir de l'impunité l'enhardit, il voulut un ſoir, lui faire violence, & il eût exécuté ſon deſſein, ſans le ſecours d'Adraſte. Son amour ſe tournant en fureur, il leur fit à tous deux de ſi terribles menaces, que Charide ne crut plus ſes jours ni ſon honneur en ſûreté. Fuyons, dit-elle à Adraſte, fuyons, c'eſt le ſeul moyen qui me reſte pour me conſerver à Théo-

gène. Les Dieux, qui nous ont rejoints, ſauront bien, s'ils le veulent, nous rejoindre encore. Quelque choſe d'ailleurs qui puiſſe m'arriver, j'aime autant mourir que de le voir retrouver en moi une épouſe pour laquelle il ait à rougir.

Adraſte combattit quelque tems ſon deſſein; il ſe rendit enfin, conſidérant que le retour de Théogène étoit peut-être éloigné, & que l'interprète pouvoit dans la nuit même attenter ſur leurs perſonnes. Le peu de connaiſſance du pays, & de la langue qu'on y parloit, mettoit le plus grand obſtacle à leur fuite. Adraſte le leva, en offrant à Charide d'emmener avec eux une eſclave qui les ſervoit. Le jeune Grec avoit l'amour pris de pour elle, & n'en étoit

point mal traité, ce qui lui faiſoit penſer qu'elle ſe réſoudroit volontiers à le ſuivre. Charide conſentit à l'emmener, & la jeune eſclave conſentit à la propoſition. Adraſte crut à propos de laiſſer une lettre qui pût inſtruire Théogène de leur retraite, & des motifs qui l'occaſionnoient. Charide l'écrivit, & la cacha dans les vêtemens qu'elle laiſſoit, & comme ils n'emportoient rien, ils n'eurent pas beſoin de longs préparatifs pour leur départ. Ils marchèrent toute la nuit avec la nourrice, & la jeune Scythe leur ſervoit de guide.

A la pointe du jour, l'interprète, ſuivi de quelques gens auſſi corrompus que lui, vint dans l'intention d'aſſouvir de gré ou de force, ſa brutalité, à

la tente où reſtoit Charide. Il entra dans une rage inexprimable, lorſqu'il ne la trouva point, & ſe mit auſſitôt à la pourſuivre à la trace. Elle étoit perdue ainſi que ceux qui l'accompagnoient, ſi elle n'eût trouvé le moyen de l'éviver. Ils apperçurent en effet, à une demi-lieue environ, un chariot qui venoit de toute vîteſſe, tiré par quatre chevaux, & ſuivi de deux chiens. Comme la moindre choſe, même la chûte d'une feuille, ſuffit pour faire trembler celui qui a déjà peur, ils ne doutèrent point que ce ne fût l'interprète qui couroit après eux.

La crainte qu'eut Charide lui donna des aîles, ainſi qu'à ceux de ſa ſuite, pour gagner un antre qu'ils virent à quelque diſtance. L'Interprète arrive à

l'entrée de la caverne, reconnut aux pas qu'ils n'avoient point paſſé outre, & fit deſcendre un ſoldat pour s'aſſurer s'ils y étoient. Celui-ci entra fort avant, & ne voyant perſonne, parceque Charide s'étoit retirée dans un coin avec ſa ſuite, ſe mit à crier de toute ſa force : malheureux fugitifs, venez vîte vers mon maître, autrement il lâchera ſes chiens, qui vous mettront en pièces, quelque part que vous ſoyez.

Une tigreſſe avoit par haſard ſon repaire dans le même endroit, elle s'éveilla au bruit que faiſoit cet homme, & ſe jettant ſur lui, le déchira par morceaux, en dévora une partie, & porta l'autre à ſes petits. L'interprète, ne voyant point revenir ſon homme, lâche un de ſes chiens, qui va droit à

l'endroit où le cadavre du ſoldat étoit étendu. La tigreſſe qui venoit chercher le reſte de ſa proie, le rencontrant, il y eut entre eux un fort grand combat. Les chiens de Scythie ſont forts & courageux, & ne craignent aucun autre animal; mais la tigreſſe étoit furieuſe à cauſe de ſes petits, & le chien eut le ſort du ſoldat. L'interprète, qui entendit le bruit du combat, lâcha le dogue qui lui reſtoit, au ſecours de l'autre, & il fut auſſi déchiré. La peur ſaiſit ce méchant homme quand il ne les vit point revenir, & il rebrouſſa chemin le plus promptement qu'il fut poſſible.

Cependant Charide étoit dans la plus grande frayeur, mais la tigreſſe aſſouvie de ſang, ſe retira dans le fond de la

caverne, & s'endormit. Vers la nuit, Adraſte ſortit, & reconnut aux pas des chevaux, que celui qui le pourſuivoit, n'avoit pas été plus loin. Cette nouvelle tranquilliſa un peu Charide; ils ſe remirent en marche, & rencontrèrent, le matin, une troupe de paſteurs qui s'acheminoient avec leurs troupeaux vers les pâturages qui ſont le long du Danube. La jeune eſclave en obtint quelques vivres, dont ſa compagnie avoit grand beſoin; &, après avoir fait un repas fort léger, ils ſuivirent les paſteurs, qui ſe firent un plaiſir de les ſecourir, pendant quelques jours qu'ils paſſèrent enſemble.

Lorſqu'ils furent arrivés ſur les bords du Danube, la largeur immenſe de ce fleuve, le plus conſidérable de l'Eu-

rope, les effraya. Ils ne perdirent cependant pas courage ; Adraſte conſtruiſit un radeau avec des branches d'arbres, & le mit à flot. Malgré leurs efforts pour rompre le courant, à l'aide des perches dont ils ſe ſervoient en guiſe de rames, ils en furent emportés, & ils prirent terre beaucoup plus bas qu'ils n'auroient voulu. Comme ils évitoient d'entrer dans les villes, ils ſe virent obligés de faire un long détour pour ne point paſſer dans Diogénie.

Ils arrivèrent enfin en Thrace, & s'arrêtèrent à Méſembrie, capitale du pays. Cotis, Roi de Thrace, avoit ſuivi le parti de Perſée, & Théogène avoit été priſonnier à Rome avec ſon fils. Charide n'ignoroit point cette dernière

circonſtance que Théogène lui avoit appriſe à Byzance; elle crut donc pouvoir, ſans danger, s'arrêter quelque tems à Méſembrie.

Cependant Théogène ayant appris la mort du Roi Damaſdes, avoit ceſſé la pourſuite des Nomades, pour ſe rendre auprès du ſucceſſeur de ce Prince, & en obtenir la permiſſion de retourner en Grèce.

Il arriva le jour même où l'interprète s'étoit mis à la pourſuite de Charide. Ne trouvant ni elle, ni Adraſte, il s'informa de ce qu'ils étoient devenus. Les eſclaves qu'on avoit miſes auprès d'elle, lui dirent qu'elle étoit ſortie pendant la nuit avec ſon frère & ſa nourrice, & que l'une d'entre elles, les avoit même ſuivis. Elles ajoutèrent qu'ils ne

pouvoient être allés fort loin, puiſqu'ils avoient laiſſé leurs habits. Théogène demanda à voir l'interprète; on lui dit qu'il étoit allé après ſa ſœur. Cette dernière circonſtance le fit entrer en ſoupçon, il viſita les habits que Charide avoit laiſſés, & trouva la lettre. Le nouveau Roi, auquel il demanda juſtice, fit arrêter l'interprète, & ſur les dépoſitions des témoins qui avérèrent ſa violence, il donna ordre de l'empaler, ce qui fut exécuté ſur le champ.

Théogène ayant ainſi tiré vengeance de l'inſulte faite à Charide, & ſachant à peu près la route qu'elle avoit priſe, partit dans l'eſpoir de la rejoindre, après avoir obtenu ſon congé du Roi, qui lui donna des chariots & nombre d'eſclaves pour le conduire.

Sa route fut plus longue que ne l'avoit été celle de Charide, parcequ'il marchoit au hazard, quittant & reprenant le même chemin, ſelon qu'il imaginoit ſe rapprocher ou s'éloigner de ceux qu'il cherchoit. Le premier objet qui s'offrit à ſa vue, en entrant dans Méſembrie, fut la nourrice de Charide. Et où eſt-elle, dit-il, ſe jettant à bas de ſon chariot, où eſt-elle ? où eſt Adraſte ? Les ai-je perdus pour toujours ? ou puis-je eſpérer de les revoir encore ?

Il ne tient qu'à vous de les revoir, reprit la nourrice, & vous n'avez qu'à me ſuivre. La rencontre de Théogène & de Charide fut ſemblable à celle d'un fils reſſuſcité, qui ſeroit rencontré par ſa mère. Les Scythes qui l'avoient accompagné,

compagné, furent congédiés, & il les chargea d'une lettre de remercîment pour leur Roi.

Sur le ſoir, la nourrice de Brigittaire, c'eſt ainſi que s'appelloit la jeune Scythe, étant ſortie pour aller préparer un lit à Théogène, & celui-ci ſe trouvant ſeul avec Charide, il l'embraſſa, & la regarda quelque tems en ſilence. Charide, lui dit-il enfin, nous ſommes depuis long-tems le jouet de la fortune, qui ſait ce qu'elle nous réſerve? Pourquoi tarder plus long-temps à être l'un à l'autre? J'ai votre promeſſe, vous avez la mienne, & c'eſt en préſence de Junon que nous nous ſommes pris pour époux; ne le ſerons-nous jamais que de nom? En lui diſant ces mots, il lui donna un baiſer.

Mon cher Théogène, répondit Charide, je ſais qu'on ne pourroit me blâmer de vous traiter comme mon époux. Mais, comme vous diſiez tout à l'heure, qui ſait ce que la fortune nous réſerve; & ſi notre deſtinée eſt que nous ſoyons encore ſéparés, voudriez-vous expoſer votre épouſe à des ſoupçons injurieux? Théogène conſentit, en ſoupirant, à faire taire ſes deſirs pour quelque tems, & alla ſe coucher dans la chambre d'Adraſte.

Ils reſtèrent quelques jours à Méſembrie pour ſe remettre des fatigues qu'ils avoient eſſuyées: après quoi ils partirent. Le chemin étoit beaucoup plus court par mer; mais ils ne voulurent point courir une ſeconde fois les hazards, & prirent leur route par terre.

De retour à Mélibée, la joie que Pamphilie eut en revoyant ſon fils, fut d'autant plus grande, qu'elle ne comptoit plus le revoir, & qu'elle l'avoit déjà pleuré comme mort, ainſi que Charide. Elle revit auſſi Théogène avec plaiſir. Mes enfans, dit-elle aux deux amans, à préſent que vous êtes réunis après tant de peines & de chagrins, mon avis eſt que vous ne tardiez point à vous aſſurer l'un à l'autre, & que vous célébriez dès demain votre hymen, ſans attendre que quelque nouveau revers vienne traverſer vos amours. C'eſt auſſi mon avis, dit Nicoſie. Charide baiſſa les yeux, & ſourit en rougiſſant.

Le lendemain ils allèrent au temple, où le Prêtre les arroſa d'eau luſtrale, ſelon la coutume, & leur ſouhaita une

heureuſe poſtérité. La même cérémonie ſe fit pour Adraſte & Brigittaire qui unirent auſſi leurs deſtinées.

Charide, qui, dans ſes chagrins les plus vifs, n'avoit point oublié Mélangénie, l'oublia encore moins, lorſqu'elle ſe vit en poſſeſſion de Théogène. Son premier ſoin fut de l'appeller auprès d'elle ; & à cet effet, elle écrivit à Octavius. Ce généreux Romain lui accorda la liberté de cette Carthaginoiſe, qui ſe rendit à Mélibée avec une lettre, où, en aſſurant de nouveau Charide de ſon amitié, Octavius la félicitoit d'être échappée aux dangers dont elle lui avoit fait part, & lui ſouhaitoit l'avenir le plus heureux.

Cependant, Théogène alla voir ſon

père Polycrate. Ce bon vieillard, lui marquant beaucoup d'envie de connoître ſa belle-fille, Théogène pria Charide de lui accorder cette ſatisfaction. Elle ſe rendit volontiers à ſes deſirs, & Mélangénie fut du voyage. Arrivés à Corinthe, par où ils prirent leur route, la beauté de la ville les invita à s'y repoſer quelque tems. Un jour que Théogène ſe promenoit ſur le porr, un vieillard vint à lui, & l'embraſſa. Théogène, lui dit-il en même tems, les années ne vous ont point changé, & je vous reconnois aiſément; il n'en eſt pas de même de moi; l'âge a blanchi mes cheveux depuis que je ne vous ai vu, & il ſe peut bien faire que vous ayez de la peine à me reconnoître: nous nous

ſommes cependant trouvés enſemble à Ephèſe. Je me ſouviens de vous y avoir vu, reprit Théogène, & vos traits ne ſont pas ſi changés que vous le penſez. Comment vont vos amours, continua le vieillard, vos deſirs ſont-ils enfin ſatisfaits ? Ils le ſont, répondit Théogène, il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de mon bonheur, & je veux vous préſenter à mon épouſe. Le vieillard accepta la propoſition.

Mélangénie étoit avec Charide, lorſque Théogène rentra ſuivi de ſon ami. Les yeux de ce dernier reſtèrent long tems fixés ſur ceux de la Carthaginoiſe, & ſa contenance étoit celle d'un homme qui cherche à ſe rappeler le ſouvenir d'une choſe qui s'eſt paſſée il y a long-tems. Le ſon de

voix de Mélangénie, & quelques diſcours de Charide, l'aſſurant enfin qu'il ne ſe trompoit pas, il ſe lève avec précipitation, & ſe jette au cou de Mélangénie. Mélangénie, qui l'a reconnu, le tient étroitement embraſſé. O Dieux, Charide, s'écrie-t-elle, quelle rencontre! c'eſt Phérécide dont je vous ai tant parlé.

Après les premiers embraſſemens, Phérécide parut curieux de ſavoir comment il trouvoit Mélangénie, & par quel miracle elle lui avoit été conſervée. Elle ſatisfit ſa curioſité, & lui en marqua une pareille.

Vous ſavez, lui dit-il, que je fus bleſſé en vous défendant contre les brigands qui nous attaquèrent. Tandis que quelques-uns d'eux vous emme-

noient, les autres, me voyant renverſé, ſe jettèrent ſur moi & me fouillèrent. Comme ma bleſſure n'étoit point conſidérable, ils jugèrent à propos de m'emmener avec eux, je ne ſais dans quelle intention, & me firent monter en croupe. Ils furent pourſuivis par ceux auxquels vous devez votre délivrance, & ne ſe croyant pas aſſez forts pour les attendre, ils prirent le parti de fuir. Je tombai, ainſi que vous, & reſtai quelque tems étendu ſur le ſable. Je vous cherchai enſuite inutilement, de tous côtés, & me vis contraint de regagner la ville. Le regret que j'avois de votre perte, ne me laiſſant aucune tranquillité, j'en reſſortis preſqu'auſſitôt, & pris le chemin du bois d'Oliviers, où nous avions été attaqués.

Je le parcourus vingt fois, en vous appelant, ſans que l'écho daignât ſeulement répondre à ma voix. Accablé de fatigue, je tombai au pied d'un arbre, & je m'y endormis. Sur la fin de mon ſommeil, & lorſque j'étois déjà à demi-éveillé, j'apperçus, au clair de la Lune, une jeune fille vêtue de blanc, dont les cheveux étoient épars. Je veux l'embraſſer, croyant que c'eſt vous, ma chère Mélangénie, mais elle ſe recule, & mes mains ne prennent que de l'air. J'imaginai alors que c'étoit votre ombre qui venoit me demander vengeance, mais je fus détrompé, lorſque je m'entendis appeller par mon nom, & que l'on m'adreſſa ces paroles : Sois ſans crainte, Phérécide, je ne ſuis point celle que tu

penſes, mais un des Démons chargés de veiller à ſa conſervation. Comme je ſais qu'elle t'aime, je viens t'avertir qu'elle va vivante avec les Dieux, & que te conſervant pour elle, comme elle pour toi, vous vous retrouverez un jour. En achevant ces mots, cette viſion diſparut. L'eſpoir de vous revoir me rendant le courage, je regagnai la ville, où je fis guérir ma plaie. Je ſuis retourné enſuite à Salamine, & mon père étant mort, je n'y ſuis point reſté. Il m'a été depuis ce tems impoſſible de m'habituer dans aucun endroit : je n'ai fait que voyager, & quoique je ne ſois que de ce matin à Corinthe, j'en ſerois parti ce ſoir, ſi je ne vous euſſe rencontrée.

Le bonheur de ſon amie augmenta

celui de Charide, & il lui ſembla retrouver une troiſième fois Théogène.

Ils prirent la route d'Athènes, où Phérécide épouſa Mélangénie, & ils ne ſe ſéparèrent plus les uns des autres, non plus que du bon vieillard Polycrate, qui ne pouvoit conſentir à l'éloignement de ſon fils.

Fin du Vrai & Parfait Amour.

AMOURS

AMOURS
DE
CHÉRÉAS
ET DE
CALLIRHOÉ.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

M. Huet parle du Manuſcrit des Amours de Chéréas & de Callirhoé. Il le croyoit dans la Bibliothèque du Vatican ; mais on l'y a cherché inutilement : il ne s'y eſt rencontré que la vie d'un certain Chariton qui mourut pour la Foi Chrétienne. Le ſavant P. de Montfaucon, qui l'avoit vu dans ſon voyage d'Italie, en fait mention dans un de ſes Ouvrages. Ce Manuſcrit ſe trouve dans la Bibliothèque de l'Abbaye Florentine à Florence. Il contient entr'autres Ecrits, tant ſur des matières qui ont rapport à la Religion, que ſur des ſujets profanes, les Amours de Daphnis & de Chloé par Longus, de

Leucippe & de Clitophon par Achille Tatius, d'Abrocome & d'Anthia par Xénophon d'Ephèſe, dont M. Cocchi a donné à Londres une Edition *in-quarto*, en 1726, & ceux de Chéréas & de Callirhoé par Chariton. M. Salvini, & le même M. Cocchi, avoient copié ce Manuſcrit dans l'intention d'en faire part au Public. La mort ſurprit M. Salvini, avant qu'il pût effectuer ſes deſſeins, & M. Cocchi, occupé d'affaires plus ſérieuſes & plus importantes, remit ſa copie à M. d'Orville, célèbre Profeſſeur en Hiſtoire à Amſterdam, qui ſe trouvoit pour lors à Florence, & lui permit de le publier. Chariton ne pouvoit tomber en des mains plus habiles. M. d'Orville l'a fait imprimer *in-quarto* en 1750,

à Amſterdam, & l'a accompagné de remarques pleines d'érudition.

M. Reiske, un des plus ſavans hommes de l'Allemagne, ſe chargea d'en donner une Traduction Latine.

Il en parut en 1752 une Italienne qui ne porte ni le nom de l'Imprimeur, ni celui du Traducteur, ni même celui de la ville où elle a été imprimée. Mais l'on eſt sûr qu'elle eſt de M. Giacomelli, & l'on eſt bien fondé à croire qu'elle a été imprimée à Rome chez les Pagliarini.

On ne ſait ni le véritable nom, ni la patrie de l'Auteur de ce Roman. Quoiqu'au commencement de ſon Ouvrage, il ſe nomme Chariton d'Aphrodiſe, ville de Carie, & Secrétaire du Rhéteur Athénagore; il paroît cepen-

dant que tout cela eſt feint, de même que l'Hiſtoire qu'il raconte. L'un en effet ſignifie *les Graces*, & l'autre par un léger changement ſignifie *Vénus*. On ignore en quel tems il a vécu, parce qu'aucun Ecrivain ancien ou moderne n'en a parlé. M. d'Orville conjecture, d'après ſon ſtyle, qu'il eſt poſtérieur à Héliodore, Achille Tatius, Longus & Xénophon d'Ephèſe.

Voilà tout ce que nous pouvons dire ſur l'Ouvrage que nous donnons.

Quant à ſon mérite particulier, on en trouve l'éloge dans pluſieurs Ecrivains diſtingués, & nous penſons qu'il n'eſt pas indigne d'être mis ſous les yeux de nos Lecteurs.

AMOURS
DE
CHÉRÉAS
ET DE
CALLIRHOÉ.

LIVRE PREMIER.

HERMOCRATE, Préteur de Syracuſe, celui-là même qui vainquit les Athéniens, eut une fille nommée Callirrhoé, qui excitoit l'admiration, & faiſoit l'ornement de toute la Sicile. Supérieure en beauté aux Néréides & aux Nymphes des montagnes, on l'eût priſe pour Vénus encore Vierge. Le bruit de ſes charmes ſe répandit par-tout, & lui attira une foule d'amans qui ſe rendirent de toutes parts à Syracuſe, & par-

mi leſquels on comptoit des fils de Roi. Il en vint non-ſeulement de la Sicile, mais encore de l'Italie, de l'Epire & des Iſles voiſines. L'Amour qui les avoit raſſemblés, fit éclater ſon pouvoir. Il y avoit dans la même ville un jeune homme d'une figure charmante, tel qu'on dépeint Alcibiade, ou ſemblable à Achille qu'Homère nous repréſente comme le plus beau de tous les Grecs. Il s'appelloit Chéréas, & étoit fils d'Ariſton, qui occupoit le premier rang à Syracuſe après Hermocrate. La jalouſie dans les affaires du gouvernement avoit rendu les deux pères ennemis l'un de l'autre; il ſuffiſoit que l'un fût d'un avis, pour que l'autre en ouvrît un contraire. Mais l'Amour, qui aime la nouveauté, & qui ſe plaît à faire réuſſir les choſes dont on

a le moins lieu d'eſpérer le ſuccès, épioit le moment favorable. Ce moment ne tarda point à ſe préſenter.

On célébroit une fête à l'honneur de Vénus. Toute la jeuneſſe de Syracuſe s'étoit rendue au temple de la Déeſſe. La marche finie, Callirrhoé entre la premiere, le peuple la prend pour une Divinité, & veut qu'on lui adreſſe des hommages. Cependant Chéréas ayant quitté le lieu des exercices, s'avance brillant comme un aſtre; la paleſtre lui prêtoit de nouveaux agrémens, ſes joues avoient l'éclat de l'or ou de l'argent. Ce beau couple ſe rencontra par haſard dans le temple. L'amour avoit préparé cette entrevue; Vénus avoit conſpiré leur défaite. Ils ſe bleſſèrent mutuellement; les traits pénétrèrent

juſqu'au vif. Chéréas emporte chez lui le trait qui l'a percé ; ſon courage lui fait cacher ſa bleſſure, il craint de ſuccomber. Callirrhoé ſe jette cependant aux pieds de la Déeſſe, & les tenant embraſſés : Pourquoi, lui dit-elle, m'avez vous fait voir dans votre temple un ſi bel homme ? Brûlés des mêmes feux, ces amans ne purent goûter aucun repos pendant la nuit. Callirrhoé rougiſſoit d'avoir découvert ſon amour à Vénus ; cette penſée l'accabloit. Le poiſon qui s'étoit gliſſé dans les veines de Chéréas, le conſumoit ; il oſa cependant avouer ſon amour à ſon père. J'aime Callirrhoé, lui dit-il, je ne puis vivre ſans elle ; je meurs ſi je ne l'épouſe. Oh ! mon fils, vous êtes perdu, lui répondit Ariſton en ſoupirant. N'eſſayons

point une telle demande, elle nous expoſeroit aux mépris d'Hermocrate; jamais il ne pourra ſe réſoudre à vous donner ſa fille, il la réſerve à un amant & plus riche & plus puiſſant. Ariſton tâchoit, par ces paroles, de tempérer la douleur de ſon fils; mais elle ne faiſoit que croître de jour en jour. Il ne ſe trouvoit plus dans les endroits où il avoit coutume de paroître; les lieux d'exercice le redemandoient; ſon abſence les avoit en quelque ſorte rendus déſerts; il étoit en effet univerſellement aimé de toute la jeuneſſe. A force de recherches, on découvrit la cauſe de ſa maladie. Tout le monde fut touché de voir un ſi beau jeune homme prêt à périr d'une paſſion dont il n'y a que de belles ames qui ſoient ſuſceptibles. L'aſſem-

blée ordinaire ſe tint en ce tems-là. Le peuple ayant pris place, on n'entèndit de toutes parts que ce ſeul cri. Illuſtre Hermocrate, grand Général, rendez-nous Chéréas, que ce ſoit-là le premier de vos trophées. L'Etat vous demande pour lui Callirhoé, ils ſont dignes l'un de l'autre. Qui pourroit décrire, comme il convient, une aſſemblée convoquée par l'Amour même? Hermocrate aimoit ſa patrie, il ne put réſiſter à ſes inſtances. Dès qu'il eut donné ſon conſentement, le peuple ſort du théâtre. Les jeunes gens vont trouver Chéréas; le Sénat & les Archontes accompagnent Hermocrate, & les dames de Syracuſe ſe préſentent pour conduire la nouvelle mariée à la maiſon de ſon mari. Les chants d'Hyménée retentiſſent alors par

toute la ville ; on ne voit plus dans les rues que couronnes & que flambeaux ; les parfums & le vin couloient devant les portes. Les habitans de Syracuſe célébrèrent ce jour avec plus de joie que celui où ils avoient défait les Athéniens.

Callirhoé cependant ignoroit ce qui ſe paſſoit. Etendue ſur un lit, la tête couverte d'un voile, elle pleuroit & gardoit un morne ſilence. Levez-vous, ma chere fille, lui dit ſa nourrice en l'abordant ; le jour que j'ai tant ſouhaité eſt enfin arrivé ; la ville vous marie.

A l'inſtant, les genoux lui manquent, les forces l'abandonnent.

Elle ne peut parler, ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténèbres, peu s'en faut qu'elle n'expire. Elle ne ſavoit

point en effet à qui on la deſtinoit. Ceux qui la virent en cet état, prirent ſon évanouiſſement pour un effet de ſa pudeur. Revenue à elle, on ſe hâte de la parer. La multitude reſte à la porte. Le pere & la mère du jeune homme l'introduiſent auprès de ſa maîtreſſe; il ne l'apperçoit pas plutôt qu'il court à elle pour l'embraſſer. Tel qu'un feu, prêt à s'éteindre, produit une flamme plus vive, dès qu'il reçoit un nouvel aliment; telle Callirhoé, reconnoiſſant ſon amant, brille avec plus d'éclat. Lorſqu'elle ſortit, une crainte reſpectueuſe s'empara des ſpectateurs. L'on eût dit Diane, lorſque ſe montrant tout-à-coup dans un lieu déſert à des chaſſeurs, elle leur imprime une frayeur religieuſe. Pluſieurs, la prenant pour une Divi-

nité, ſe proſternèrent à ſes pieds; mais il n'y en eut pas un qui n'admirât Chéréas, & qui ne trouvât Callirhoé très-heureuſe. Telles furent, ſuivant les Poëtes, les nôces de Thétis & de Pélée; un Dieu jaloux parut à celles-ci, de même que la Diſcorde s'étoit fait voir à celles de la Déeſſe.

Les pourſuivans de Callirhoé ſe voyant déchus de leurs eſpérances, en conçurent une douleur mêlée de colère; l'amour les avoit diviſés, la haine les unit. Se croyant outragés, ils tinrent enſemble conſeil. L'envie les animoit contre Chéréas. Un jeune Italien, fils du Tyran de Rhégine, s'étant levé le premier, leur parla en ces termes:

«Si quelqu'un de nous eût épouſé Callirhoé, je n'en ſerois point irrité.

Il en eſt ici de même que dans les Jeux publics ; un ſeul doit remporter la victoire : mais que ce rival nous ait ſupplantés ſans peine, qu'il ait eu gratuitement la préférence ſur nous, c'eſt un affront que je ne puis digérer. Nous faiſions la cour à ſes ſuivantes, nous leur envoyions de riches préſens, & étendus à ſa porte, nous paſſions les nuits ſans dormir. Combien de tems n'a point duré notre eſclavage ! & ce qu'il y a de plus fâcheux, comme rivaux, nous nous haïſſions mutuellement ; & un malheureux, un vil mortel, ſans entrer en lice, a remporté un prix que ſe diſputoient tant de Rois. Mais il n'en retirera aucun avantage, & la mort ſera le fruit de ſa témérité. » Ils applaudirent tous à ce diſcours. Le ſeul

Tyran d'Agrigente ne fut point de cet avis. « Si je m'oppoſe à ce projet, dit-il, c'eſt moins par amitié pour Chéréas que par prudence. Hermocrate n'eſt point à mépriſer, vous le ſavez. L'attaquer ouvertement, cela ne ſeroit pas praticable. Ayons plutôt recours à la ruſe & à l'artifice; ce n'eſt point en effet par la force, mais par des détours & des déguiſemens adroits, que nous ſommes venus à bout d'établir la tyrannie. Choiſiſſez-moi pour votre chef, & je vous promets de détruire ce mariage. J'armerai contre lui la jalouſie, qui appellant l'Amour à ſon ſecours, lui demandera raiſon des maux qu'il nous a faits, & nous en vengera pleinement. Ne nous adreſſons point à Callirhoé; elle eſt conſtante, & ne connoît point

les noirs ſoupçons. Tournons plutôt toutes nos batteries contre Chéréas. Elevé dans les Gymnaſes, & n'ignorant pas les tours amoureux de la jeuneſſe, il en ſera moins à l'abri des ſoupçons & de la jalouſie; d'ailleurs on trouvera plus facilement accès auprès de lui.» Il n'avoit point encore ceſſé de parler, qu'ils applaudirent à ſon projet, & que connoiſſant la fertilité de ſon eſprit capable de tout inventer, ils lui en remirent l'exécution. Voici la manière dont il s'y prit.

On étoit venu ſur le ſoir avertir Chéréas que ſon père Ariſton avoit fait une chûte à la campagne, & qu'on déſeſpéroit preſque de ſa vie. Quoique ce jeune homme aimât tendrement ſon père, il fut cependant plus affligé de

ce qu'il falloit partir ſeul, car il n'y avoit pas moyen d'emmener avec lui ſon épouſe. Ses rivaux ſaiſirent avidement cette occaſion. Perſonne n'eût été aſſez hardi pour faire cette nuit ouvertement la débauche dans ſa maiſon ; mais on apporta, en cachette & dans l'obſcurité, tout ce qui pouvoit le faire ſoupçonner. Des parfums, des vins répandus, des torches à demi-brûlées, la porte couronnée de fleurs, donnoient aſſez à entendre qu'il s'y étoit fait un grand feſtin. Le jour venant à paroître, chacun s'arrête devant la maiſon par une ſorte de curioſité, défaut ordinaire aux hommes. Cependant Chéréas ayant trouvé ſon père un peu mieux, revole vers ſon épouſe. La foule qu'il voit devant ſa maiſon l'étonne ; il en apprend bientôt

le ſujet ; il entre furieux, & frappe à coups redoublés à la porte de la chambre nuptiale. On lui ouvre, il apperçoit Callirhoé, ſa colère ſe change en triſteſſe ; il déchire ſes habits, verſe un torrent de larmes, & n'a pas la force de s'informer de ce qui s'eſt paſſé. Il ne peut, ni douter de ce qu'il a vu, ni croire ce qu'il n'a point intérêt de penſer. Son épouſe qui ignoroit l'artifice de ſes amans, le preſſe de lui apprendre le ſujet de ſon trouble. La regardant alors avec des yeux ſanglans, & où la fureur étoit peinte, il lui dit d'une voix embarraſſée & mal articulée : Je déplore le malheur d'avoir pu ſitôt être mis en oubli : en même-tems il lui reproche le repas de la nuit précédente. Callirhoé, qui avoit la grandeur d'ame

& les ſentimens d'une fille de ſa qualité, fut outrée de l'injuſtice d'une telle accuſation. Perſonne, lui répondit-elle, n'a donné de repas dans la maiſon de votre père; mais peut-être eſt-elle accoutumée aux feſtins.... c'eſt ſans doute un tour de vos rivaux que votre mariage attriſte. Ayant achevé ce peu de paroles, elle ſe rejette en arrière, & ſe couvrant de ſon voile, elle répand un torrent de larmes. Les amans n'ont pas beaucoup de peine à ſe réconcilier, & ils reçoivent avec plaiſir les excuſes qu'ils ſe font mutuellement. Chéréas changé, fit le premier de tendres careſſes à ſon épouſe; ſon repentir la toucha. Ce petit différend prêta de nouvelles flammes à leur amour. Leurs pères & mères voyant le concert & l'u-

nion de leurs enfans, ſe félicitoient de leur bonheur.

Ce premier artifice n'ayant pas réuſſi à l'Agrigentin, il eut recours à un autre qui fit ſon effet. Il tenoit auprès de lui un Paraſite, homme plaiſant & d'une converſation douce, enjouée & pleine d'agrémens. Il lui ordonna de feindre de l'amour pour la ſuivante de Callirhoé dont elle faiſoit le plus de cas. Le Paraſite l'attaqua dans les formes; elle ſe rendit : mais ce ne fut point ſans peine qu'il ſut la perſuader; elle ne fut point à l'épreuve des riches préſens qu'il lui envoya, & des menaces qu'il ajouta de terminer bientôt ſes jours, ſi elle ne ſe hâtoit de faire ſon bonheur. Une femme qui ſe croit aimée, ne réſiſte pas long-tems. Ces préparatifs faits, l'au-

teur du Drame trouve un autre acteur, qui n'avoit pas, il eſt vrai, les mêmes talens que le premier, mais qui étoit fourbe, ruſé, & qui, par une feinte candeur ſavoit gagner la confiance, & arracher les ſecrets des cœurs. L'ayant inſtruit de ce qu'il falloit faire & dire, il l'envoya trouver Chéréas, qui ne le connoiſſoit point. Le fils d'Ariſton ſe promenoit alors dans le lieu des exercices. Ce fourbe l'aborde, & lui dit : J'avois un fils de votre âge, qui vous aimoit & vous eſtimoit beaucoup ; mais puiſqu'il n'eſt plus, je vous regarde comme mon propre fils. Le bonheur de la Sicile eſt attaché au vôtre. Si vous avez le tems, prêtez-moi un moment d'attention, & vous apprendrez des choſes qui importent au repos & à la tranquillité de vos

jours. Ce ſcélérat, ayant livré par de tels diſcours ce jeune homme en proie à mille paſſions, à l'eſpérance, à la crainte & à une vive curioſité, balançoit à lui découvrir ſon ſecret, quoique l'autre l'en priât, & il prenoit pour prétexte que le tems n'étoit pas aſſez favorable, qu'il falloit plus de loiſir & différer un peu. Chéréas qui s'attendoit à tout ce qu'il y a de plus fâcheux, devient plus preſſant. Le fourbe le prenant alors par la main, le tire dans un endroit écarté; puis fronçant le ſourcil comme un homme accablé de triſteſſe, & répandant, peu s'en faut, des larmes: C'eſt avec beaucoup de chagrin, Chéréas, lui dit-il, que je vous fais part d'un événement bien cruel. Quoique depuis long-tems je vouluſſe vous en inſtruire,

inſtruire, j'ai cependant toujours différé : mais puiſque l'affront eſt public, que tout le monde en parle, je ne puis garder le ſilence ; car de mon naturel je hais le mal, & d'ailleurs je ſuis plein d'amitié pour vous. Sachez donc que votre épouſe vous outrage par l'endroit le plus ſenſible ; & afin que vous n'en puiſſiez douter, je ſuis prêt à vous faire prendre ſon amant ſur le fait.

Il dit : un nuage épais lui couvre les yeux ; dans ſa douleur il ramaſſe la pouſſière, la répand ſur ſa tête, & en ſouille ſon beau viſage.

Chéréas fut long-tems ſans pouvoir ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux. Ayant enfin recouvré l'uſage de la parole, il lui répondit d'une voix foible : accordez-moi, je vous prie, la mal-

heureuſe faveur d'être moi-même témoin de mon déshonneur. Quoi qu'il en ſoit, faites-le moi voir, afin que j'aie une raiſon légitime de m'arracher la vie. Pour Callirhoé, je l'épargnerai malgré ſon injuſtice. Faites ſemblant, lui dit le fourbe, d'aller à la campagne. La nuit venue, obſervez votre maiſon, & vous y verrez entrer l'amant de votre femme. Etant convenus de cela, Chéréas qui ne pouvoit ſupporter de retourner chez lui, envoya dire à Callirhoé qu'il alloit à la campagne. Ce ſcélérat, ce calomniateur, va cependant préparer la ſcène. A l'entrée de la nuit, Chéréas ſe met en ſentinelle. Celui qui avoit corrompu la ſuivante de Callirhoé, ſe jette dans une rue étroite, contrefaiſant au mieux quel-

qu'un qui fait un myſtère de ſes actions, & qui craint d'être connu. Il avoit cependant fait en ſorte qu'on l'apperçut. Sa chevelure étoit brillante & parfumée d'eſſences ; ſes ſourcils étoient peints ; ſon manteau flottoit ſur ſes épaules; il avoit une chauſſure légère, & les diamans qu'il avoit aux doigts jettoient beaucoup d'éclat. Ayant enſuite regardé long-tems de tous côtés, il s'avance, & d'une main légère il donne le ſignal accoutumé. La ſuivante elle-même, toute craintive, ouvre doucement, & le prenant par la main, l'introduit dans la maiſon. A cette vue Chéréas ne peut ſe retenir : il court l'immoler dans l'inſtant même du crime. Le traître s'étant caché derrière la porte ſort ſur le champ. Callirhoé cepen-

dant, assise sur son lit, s'attristoit de l'absence de son cher époux. Dans sa douleur, elle n'avoit pas même permis qu'on apportât de la lumière. Ayant entendu marcher, elle reconnut aussitôt son mari. Charmée, elle court au-devant de lui. Il voulut lui reprocher son crime, la voix lui manque : mais emporté par la colère, il lui donna un coup de pied, qui, l'atteignant au diaphragme, lui coupa la respiration. Ses suivantes la relevèrent aussitôt, & la mirent sur un lit. Sans voix, sans respiration, elle ressembloit parfaitement à une personne morte.

La renommée avoit déjà répandu par toute la Ville le bruit de cet accident; on n'entendoit, de rue en rue jusqu'à la mer, que des plaintes, des gémisse-

mens & des cris lugubres; on auroit dit que Syracuſe étoit devenue la proie d'un ennemi barbare. Chéréas cependant, bouillant encore de colère, s'enferme chez lui. Pendant toute la nuit il fait donner la torture à ſes eſclaves, & premierement à la ſuivante de Callirhoé. Le fer & le feu lui arrachent l'affreuſe vérité. Il plaint alors le ſort de ſa chère moitié qui n'eſt plus; il ne veut point lui ſurvivre; & cherche à ſe donner la mort: mais Polycharme, ſon intime ami, l'en empêcha. Le jour étant venu, les Magiſtrats tirèrent au ſort ceux qui devoient connoître de ce crime: l'honneur qu'ils portoient à Hermocrate leur en faiſoit hâter le jugement. Le peuple ſe rendit en foule à la place; les uns criant d'une façon, les au-

tres d'une autre. Les pourſuivans de Callirhoé l'excitoient en le flattant : ils avoient à leur tête cet Agrigentin, qui par ſa démarche fière, témoignoit aſſez l'orgueil que lui inſpiroit un ſuccès que perſonne n'auroit oſé ſe promettre. On vit une choſe nouvelle, & telle qu'il n'en étoit jamais arrivé en aucun jugement. Les chefs d'accuſation lus, & l'eau meſurée, le coupable au lieu de ſe défendre, s'accuſe lui-même de la manière du monde la plus amère, & donne le premier ſa voix pour ſa propre condamnation. Sans parler ni de ſa calomnie, ni de ſa jalouſie, ſans s'excuſer ſur ce qu'il avoit procuré la mort à ſa femme contre ſon intention, ſans rien dire en un mot de ce qui pouvoit ſervir à une légitime défenſe, il adreſſoit ſes

prières au peuple. Lapidez-moi, disoit-il ; je vous ai privé de ce qui faisoit votre plus bel ornement ; c'est me faire grace que de me livrer à la mort ; je l'aurois méritée quand même je n'aurois tué qu'une esclave d'Hermocrate. Cherchez, inventez des supplices inouis ; j'ai commis un plus grand crime que ceux qui ont massacré leur père, ou qui ont pillé des temples. Ne m'enterrez point, vous souilleriez cette terre ; précipitez moi plutôt, comme un impie, au fond de la mer. Ce discours arracha des pleurs & des gémissemens à toute l'assemblée ; on ne pensoit plus à Callirhoé, on ne songeoit qu'à plaindre Chéréas. Hermocrate se leve & prend en main le premier la défense de son gendre. C'est involontairement &

contre ſon intention que cet accident eſt arrivé; je le ſais. Je vois ici ceux qui nous ont tendu des embûches, ils n'auront pas ſujet de ſe rejouir de la mort de deux perſonnes; & je ne veux pas cauſer à ma fille, toute morte qu'elle eſt, un ſi cuiſant déplaiſir. Je lui ai ſouvent entendu dire que la vie de Chéréas lui étoit plus chère que la ſienne. Ceſſons donc un jugement ſuperflu, pour ne nous occuper que d'obsèques néceſſaires. Ne livrons point Callirhoé par nos délais à la voracité du tems; hâtons-nous de l'inhumer, tandis qu'elle n'a rien encore perdu de ſa beauté.

Les Juges renvoyèrent Chéréas abſous. Il n'en étoit pas moins coupable à ſes yeux; il ſouhaitoit la mort, &

tentoit toutes ſortes de voies pour abréger ſes jours. Traître envers votre épouſe, lui dit Polycharme, qui ne voyoit pas d'autre moyen pour le ſauver, n'attendrez-vous pas pour périr qu'on lui ait rendu les derniers devoirs? l'abandonnerez-vous donc à des mains étrangères? Il eſt tems d'orner avec magnificence ſon mauſolée, & de lui préparer des funérailles dignes d'une Reine. Ce diſcours fit ſon effet, & lui inſpira le ſoin d'honorer ſon épouſe. Qui pourroit dignement décrire les honneurs funèbres qu'on lui rendit? Callirhoé couverte de ſon habit de noces, étoit étendue ſur un lit d'or; dans cet état elle paroiſſoit plus grande & plus belle; chacun la comparoit à Ariadne endormie. Devant le lit funè-

bre marchoit en ordre la Cavalerie Syracuſaine dans ſon plus bel appareil, ſuivie de l'Infanterie peſamment armée, portant les ſignes des victoires d'Hermocrate ; le Sénat venoit enſuite ; puis Hermocrate environné de ſes parens & de ſes amis ; on voyoit derrière lui Ariſton, que ſa chûte empêchoit de marcher, & qui ne ceſſoit d'appeller Callirhoé ſa maîtreſſe, ſa fille. Les dames Syracuſaines le ſuivoient en habit de deuil. On portoit après les offrandes qu'on fait aux morts : premièrement l'or & l'argent de la dot ; enſuite les habits ſomptueux & les bijoux de la défunte. Hermocrate avoit fait tirer de ſon tréſor beaucoup de choſes précieuſes, ſes parens & ſes amis avoient envoyé leurs préſens ; ceux de Chéréas

paroiſſoient les derniers. Il auroit ſouhaité enſévelir toutes ſes richeſſes avec ſon épouſe. Le corps étoit porté ſur un brancard par de jeunes gens, & fermoit la marche : le peuple l'accompagnoit, & Chéréas faiſoit entendre au milieu de cette foule ſes cris lamentables. Sur le rivage s'éleve le monument ſuperbe d'Hermocrate, il frappe de loin les regards de ceux qui navigent ſur cette mer. C'étoit-là le lieu deſtiné à recéler tant de richeſſes ; il en fut comblé. Ce qui paroiſſoit n'avoir été fait que pour honorer la défunte, devint la ſource & l'origine des plus grands évènemens.

Il y avoit un certain Theron, que l'injuſtice pouſſoit à courir les mers. Sous prétexte de commerce, ce ſcélérat avoit raſſemblé une troupe de bri-

gands, avec qui il exerçoit la piraterie. Il s'étoit trouvé par hasard aux funérailles de Callirhoé. Témoin de tant de richesses, il n'avoit pu s'empêcher de les regarder d'un œil de convoitise. Son repos en fut troublé; & ne pouvant dormir : quoi ! se disoit-il en lui-même, je m'expose tous les jours dans les combats, pour un gain léger je massacre impitoyablement des gens qui ne m'ont rien fait, & je ne m'enrichirois pas maintenant qu'il se présente une occasion si favorable ! non, le sort en est jetté, je n'abandonnerai point une si bonne proie. Mais, qui m'associerai-je pour cette expédition ? Allons, repassons un peu ceux que nous croyons les plus propres à la faire réussir. Zénophane de Thurium a de la prudence,

mais

mais il eſt timide ; Ménon de Meſſine eſt hardi, mais traître. Les ayant tous parcourus de la ſorte, tel qu'un eſſayeur qui rejette tout ce qui n'eſt pas de bon alloi, il en trouva cependant qui lui convenoient. Le lendemain au point du jour il court les chercher au port, mais inutilement. Les uns étoient dans des maiſons de débauche, & les autres dans des cabarets : armée digne d'un tel général. Rendez-vous derrière le port, leur dit il, j'ai des choſes de la dernière conſéquence à vous communiquer ; s'étant tous raſſemblés, il leur parla de la ſorte. « Je vous ai donné la préférence ſur tous vos camarades, pour vous faire part d'un tréſor que j'ai trouvé, & qui eſt trop riche pour n'appartenir qu'à un ſeul particulier. Il n'eſt pas néceſ-

faire de beaucoup de travaux pour nous en mettre en poſſeſſion ; une ſeule nuit va nous enrichir à jamais. Nous avons de l'expérience, & ces entrepriſes que les ſots oſent calomnier, & que les gens ſenſés trouvent ſi utiles, ne nous ſont point nouvelles. » Ils comprirent ſur le champ qu'il s'agiſſoit de voler, de fouiller un tombeau, ou de piller un temple. N'en dites point davantage, lui dirent-ils, à des gens que vos diſcours ont aſſez perſuadés : montrez-nous ſeulement ce qu'il faut faire, & ne perdons pas en de vains propos des momens précieux. Vous avez vu, reprit Théron, l'or & l'argent qu'on a enfoui avec Callirhoé; il ſeroit plus juſte qu'il fût entre nos mains, nous qui ſommes vivans & qui pouvons en faire uſage.

Ouvrons cette nuit ce monument, enlevons-en les richeſſes, & faiſant voile par-tout où le vent nous pouſſera, vendons notre charge dans un pays étranger. Ce diſcours fut applaudi. Maintenant, ajouta-t-il, retournez où vous avez coutume d'aller; & ce ſoir, lorſqu'il ſera obſcur, que chacun de vous ſe rende au vaiſſeau armé d'un inſtrument propre à notre deſſein. Ils lui obéirent.

Cependant Callirhoé reprit en quelque ſorte une ſeconde vie. La grande diète ayant relâché les viſcères, l'air comprimé dans les poumons par le coup qu'elle avoit reçu autour du diaphragme, ſe dilata, & elle commença à reſpirer un peu quoique avec peine. Tous ſes membres reprenant du mou-

vement, elle ouvre les yeux, comme quelqu'un qui ſort d'entre les bras du ſommeil; elle appelle Chéréas, comme s'il eût paſſé la nuit à côté d'elle : mais perſonne ne lui répondant, ni ſon mari, ni ſes ſuivantes, un friſſon la ſaiſit; le ſilence, l'obſcurité augmentent ſa frayeur; elle ne peut encore découvrir la vérité. Elle ſe ſoulève, & portant ſes mains tout autour, elle s'apperçoit des couronnes & des bandelettes dont elle eſt environnée, & des différentes couches d'aromates; l'or & l'argent retentiſſent ſous ſes mains. Elle ſe rappelle alors le coup qu'elle a reçu, la chûte qui s'en étoit enſuivie; & revenue tout-à-fait de ſon trouble & de ſa frayeur, elle reconnoît qu'elle eſt dans un ſépulcre. Alors d'une voix

auſſi forte qu'elle le put : je ne ſuis point morte, s'écrie-t-elle, ſauvez-moi, ſecourez-moi ; ſes cris étoient inutiles, perſonne ne les entendoit. Laiſſant aller ſa tête ſur ſes genoux, comme quelqu'un qui a perdu tout eſpoir, elle ſe lamente. Que je ſuis infortunée ! je n'ai fait aucun mal, & l'on m'enterre toute en vie, & je péris d'une mort lente. On me regrette quoique je me porte bien. Comment pouvoir donner de mes nouvelles ? injuſte Chéréas ! vous avez voulu me donner la mort, je ne vous le reproche point : mais pourquoi vous tant preſſer de me jetter hors de chez vous ? quand même j'aurois été réellement morte, auriez-vous dû m'enterrer ſi précipitamment ? Mais peut-être ſongez-vous déjà à vous

remarier ? Telles étoient les plaintes qu'elle ne ceſſoit de faire.

Cependant Théron obſerve le milieu de la nuit, & frappant légèrement les ondes de ſes rames, il s'approche ſans bruit du monument ; auſſitôt il débarque & donne ſes ordres à ſes gens. Premierement il en envoie quatre pour faire le guet, avec ordre de tuer, s'ils le pouvoient, quiconque s'avanceroit de ce côté-là, ſinon de lui donner le ſignal de la retraite. Il ordonne à ſept autres de ſe tenir ſur le vaiſſeau, les rames élevées, & prêts à ramer, afin que s'il arrivoit quelque contre-tems imprévu, ils puſſent, après avoir enlevé promptement dans le vaiſſeau ceux qui étoient deſcendus à terre, s'éloigner à force de rames. Il s'achemine enſuite

lui cinquième vers le monument. On approche les leviers, & à coups redoublés on tâche de ſe faire jour. Callirhoé les entend; livrée tour à tour à la frayeur & à la joie, à la triſteſſe & à l'étonnement, à l'eſpérance & à la défiance, elle eſt toute interdite. D'où peut venir ce bruit? Ne ſeroit-ce point quelque Génie, qui, ſuivant la loi commune aux morts, me vient trouver? ne ſeroient ce pas plutôt les Mânes qui m'appellent vers eux? Mais non, ce ſont ſans doute des voleurs, de ſacrilèges violateurs de la tranquillité des morts. Il me reſtoit encore ce malheur à éprouver. O richeſſes, que vous êtes inutiles à ceux qui ne ſont plus! Tandis qu'elle raiſonnoit ainſi, un des voleurs paſſe la tête à travers l'ouverture,

peu à peu il entre ; Callirhoé ſe jette à ſes pieds, dans l'intention d'implorer ſon ſecours. Il recule tout effrayé, & d'une voix tremblante : fuyons loin d'ici, dit-il à ſes camarades, un Génie garde ces tréſors, & ne nous permet point d'entrer. Sa timidité fit beaucoup rire Théron, qui lui reprocha qu'il étoit plus mort que la morte même. Il ordonne enſuite à un autre de prendre ſa place ; mais perſonne ne l'oſant, il entre lui-même l'épée à la main. L'éclat du fer fit craindre Callirhoé pour ſa vie ; elle s'éloigne, & d'une voix baſſe lui adreſſe cette prière : qui que vous ſoyez, ayez pitié d'une infortunée, dont le mari & les parens n'ont eu aucune compaſſion ; ne donnez point la mort à celle que vous venez de ſauver

du trépas. A ces paroles, Théron s'enhardit, & comme il avoit beaucoup d'eſprit, il comprit tout d'un coup la vérité. Il fut quelque tems en ſuſpens ſur ce qu'il feroit : d'abord il vouloit la tuer, craignant qu'elle ne fût un obſtacle à ſon entrepriſe ; mais l'appas du gain lui faiſant bientôt changer de ſentimens : qu'elle faſſe partie, ſe dit-il en lui-même, des richeſſes qui ſont ici ; elles ſont innombrables ; mais la beauté de cette femme eſt encore plus précieuſe. En finiſſant ces mots, il la prend par la main, & appellant ſon camarade : Voilà, lui dit-il, le Génie qui vous a fait tant de peur. Le plaiſant voleur ! qu'une femme épouvante. Je vous la remets entre les mains, dit-il, en s'adreſſant à un autre, je veux la rendre à

ſes parens : pour nous, emportons le tréſor, puiſque la morte ne le garde plus.

Le vaiſſeau étant chargé des dépouilles, Théron ordonne au garde de Callirhoé de ſe retirer un peu à l'écart, tandis qu'il va tenir conſeil à ſon ſujet. Les ſentimens furent partagés. Camarades, dit l'un d'eux, nous ſommes venus ici dans une autre intention ; la fortune nous a fait réuſſir au-delà de nos eſpérances. Profitons de notre bonheur. Nous le pouvons ſans courir aucun riſque. Remettons dans le monument toutes les richeſſes que nous en avons enlevées, & rendons Callirhoé à ſon époux & à ſon père. Nous étant approchés, leur dirons-nous, du rivage & du mauſolée, ſuivant l'uſage des

pêcheurs, une voix vint frapper nos oreilles; l'humanité & le desir de sauver celle qui se trouvoit renfermée dans cette triste demeure, nous l'ont fait ouvrir. Faisons jurer Callirhoé qu'elle confirmera de son témoignage ce que nous venons de dire; elle le fera volontiers par reconnoissance pour ceux qui lui ont sauvé la vie. Quelle joie n'allons-nous pas causer à toute la Sicile! que de présens n'allons-nous pas recevoir! & en même tems nous satisferons & les Dieux & les hommes, & la justice & la Religion. Insensé, reprend un autre en l'interrompant, pourquoi vouloir si à contretems faire de nous des Philosophes? Est-ce donc en violant les tombeaux, que nous sommes devenus gens de

bien ? Quoi donc ! nous aurions pour cette femme plus de compaſſion que n'en a eue ſon propre époux, lui qui n'a point craint de la tuer? Elle ne nous a fait aucun tort, il eſt vrai, mais ne nous en fera-t elle point par la ſuite? Premièrement, ſi nous la rendons à ceux à qui elle appartient, pouvons-nous dire ce qu'ils penſeront de cette aventure? Il eſt même impoſſible qu'on ne vienne à ſoupçonner le ſujet qui nous a fait approcher du monument. Que ſi les parens de cette femme nous font grace de la punition, les Archontes & le Peuple ne nous laiſſeront point aller, nous qui emmenons une charge qui dépoſe contre nous. On dira peut-être qu'il eſt plus avantageux de la vendre; ſa beauté nous en fera trouver un prix

conſidérable. Mais cela n'eſt pas ſans danger. L'or & l'argent que nous emportons ne peuvent ni parler, ni nous décéler. Nous pourrions forger toutes ſortes d'hiſtoires ſans craindre d'être démentis; mais comment cacher une marchandiſe qui voit, qui entend, & qui ſait exprimer ce qu'elle voit & ce qu'elle entend? Elle eſt trop belle pour que nous puiſſions la faire paſſer pour une eſclave. Qui, en la voyant, ajouteroit foi à ce que nous dirions? Tuons-la donc plutôt ici, & ne traînons pas à notre ſuite un témoin toujours prêt à dépoſer contre nous. Pluſieurs ſe rangeoient à cet avis; Théron n'approuva ni l'un ni l'autre. Votre conſeil, dit-il au premier, nous expoſe à un danger imminent, & le vôtre nous fait per-

dre le fruit de nos travaux. Je ſuis plutôt d'avis de la vendre que de la faire mourir. Pendant qu'on la vendra, la crainte la fera taire ; une fois vendue, qu'elle nous accuſe, nous n'y ſerons plus ; & d'ailleurs la vie que nous menons eſt-elle ſans danger ? Mais le jour s'avance, rentrons dans le vaiſſeau, & mettons à la voile.

Les ancres levées, le vaiſſeau fendoit fièrement les ondes. N'ayant point de route particulière à tenir, les Pirates le laiſſoient aller au gré des flots & des vents. Tout vent leur étoit favorable, & leur ſouffloit en pouppe. Théron cependant conſoloit Callirhoé, & faiſoit tous ſes efforts pour la tromper. Quoiqu'elle s'apperçût bien qu'on tramoit quelque choſe contre

elle, & qu'on la deſtinoit à l'eſclavage, elle feignit de n'avoir aucun ſoupçon & d'ajouter foi aux diſcours du Pirate, de crainte qu'il ne la tuât, ſi elle lui faiſoit paroître de l'indignation. Pour être plus en liberté, elle lui témoigna que la mer l'incommodoit, & ſe couvrant de ſon voile, elle s'abandonna aux pleurs. Quoi! mon père, ſe diſoit-elle, ſur cette même mer, où vous avez défait trois cens vaiſſeaux Athéniens, un petit bâtiment enlève votre fille, & vous ne me donnez aucun ſecours! On m'emmène dans une terre étrangère, & quoique libre & d'une naiſſance illuſtre, il me faudra paſſer mes jours dans la ſervitude, & peut-être la fille d'Hermocrate ſe verra-t-elle l'eſclave d'un

Athénien! Il auroit mieux valu que morte, je fuſſe reſtée dans le monument. Chéréas me ſeroit un jour venu trouver, & maintenant ſéparés pendant notre vie, nous ne nous rejoindrons pas même après la mort. Telles étoient les plaintes qu'elle ne ceſſoit de faire. Les Pirates paſſèrent auprès d'un grand nombre de petites iſles. Comme ils cherchoient des gens riches, qui puſſent acheter la charge de leur vaiſſeau, ils ne s'y arrêtèrent pas. Vis-à-vis de l'Attique eſt une rade très-sûre, ils y mirent leur vaiſſeau à l'abri. Une fontaine d'une onde pure ſerpentoit à travers une prairie. On amène en cet endroit Callirhoé, & comme on ſouhaitoit conſerver ſa beauté, on la pria de prendre les bains & de ſe re-

poſer un peu des fatigues de la mer. Pendant ce tems-là, les Pirates délibérèrent entr'eux ſur l'endroit où ils devoient aller. Nous ſommes près d'Athènes, dit l'un d'eux, c'eſt une ville grande & opulente; nous y trouverons grand nombre de Marchands que la richeſſe de ſes habitans y attire de tous côtés. Ce n'eſt point ici, comme ailleurs, une ſeule ville, mais le rendez-vous de la Grèce entière. Là-deſſus on réſolut d'aller à Athènes. La curioſité de ſes habitans ne plaiſoit pas à Théron. Etes-vous donc les ſeuls qui n'ayiez point entendu parler du caractère des Athéniens, toujours avides de nouveautés? Ils ſont chicaneurs, aiment à parler, & d'ailleurs on rencontre ſur le port des milliers de ſycophantes.

On nous demandera qui nous ſommes, & d'où nous apportons ces marchandiſes ? Enclins à la méchanceté, la moindre choſe leur donnera priſe ſur nous, leur fera naître des ſoupçons. Auſſitôt on nous mènera devant l'Aréopage & devant les Archontes, encore plus terribles que les Tyrans. Croyez-moi, évitons Athènes avec encore plus de ſoin que Syracuſe. L'Ionie eſt un pays avantageux; toutes les richeſſes de la haute Aſie viennent s'y rendre, & ſes heureux habitans, ſans ſoins & ſans affaires, n'ont d'autres occupations que celle du plaiſir. J'eſpère d'ailleurs y trouver quelques perſonnes de connoiſſance. Après avoir fait aiguade & s'être fournis de vivres auprès de quelques vaiſſeaux de charge

qui ſe trouvoient en cet endroit, ils appareillèrent pour aller à Milet. Le troiſième jour ils entrèrent dans une rade, ouvrage de la nature, commode pour les vaiſſeaux, & qui n'eſt éloignée de la ville que de quatre-vingt ſtades. Théron ordonne d'ôter les rames, de faire en cet endroit une habitation à Callirhoé, & de lui fournir tout ce que le luxe & la délicateſſe pourroient exiger. Encore plus Marchand que Pirate, il en agiſſoit ainſi, moins par principe d'humanité, que par l'avidité du gain.

Ces ordres donnés, il ſe rend à la Ville avec deux de ſes camarades. Après une mûre délibération, il eſt d'avis de ne point chercher publiquement d'acheteur, ni de répandre un peu trop ſon deſſein, mais de ſe hâter

de ſe défaire de Callirhoé ſous main, & ſans être obligé de repréſenter le contrat d'acquiſition. Cette vente étoit d'autant moins aiſée, que peu de perſonnes pouvoient y mettre le prix, & qu'elle ne pouvoit convenir qu'à un Roi ou à des gens très-riches, & c'étoient juſtement les perſonnes qu'il craignoit le plus d'aborder. Tout cela lui cauſoit des retards qu'il ne pouvoit plus ſupporter. La nuit ſuivante, ne pouvant fermer les yeux, il ſe dit à lui-même : inſenſé que tu es, tu laiſſes depuis tant de tems tes richeſſes à l'abandon, comme ſi dans le monde il n'y avoit que toi de voleur. Ignores-tu donc qu'on rencontre ſur mer d'autres pirates ? d'ailleurs n'as-tu pas ſujet de craindre que tes camarades ne te laiſ-

ſent ici, & ne s'en aillent avec ton or & ton argent? Peux-tu te flatter que des gens, que tu n'as enrollés que parce que tu connoiſſois leur iniquité & leur ſcélérateſſe, te ſoient fidèles? Dors donc maintenant, puiſque c'eſt une néceſſité, & demain rends-toi au point du jour dans ton vaiſſeau; précipite dans la mer cette femme qui t'eſt inutile & qui renverſe tes projets, & ne te charge plus par la ſuite d'une marchandiſe ſi dure à la défaite. S'étant endormi, il vit en ſonge des portes fermées; ce qui lui fit prendre la réſolution d'attendre encore ce jour-là. Chagrin & l'eſprit violemment agité, il s'aſſied auprès d'une boutique. Sur ces entrefaites vient à paſſer un homme de moyen âge, en habit de deuil, la

douleur peinte ſur le viſage, & environné d'une multitude de gens libres & d'eſclaves. L'homme eſt naturellement curieux. Théron s'informe de quelqu'un de la ſuite, & lui demande quel eſt ce perſonnage. Il paroit, lui répondit-on, que vous êtes étranger, & que vous venez de bien loin, puiſque vous n'avez point entendu parler de Denys, l'ami du grand Roi, & le premier de l'Ionie par ſa naiſſance, ſes richeſſes & ſon ſavoir. Mais pourquoi cet habillement lugubre? Il a perdu une femme qu'il chériſſoit. Théron trouvant un homme riche, & qui aimoit les femmes, s'attacha encore davantage à la converſation. Au lieu donc de laiſſer aller cet homme, il lui demanda quel poſte il occupoit près

de lui. Je ſuis, lui répondit-il, l'Intendant de ſes biens, & j'ai ſoin de l'éducation d'une fille que ſa mère infortunée a laiſſée encore enfant. Comment vous appellez-vous ? Théron. Et vous ? Léonas. C'eſt bien à propos, cher Léonas, que je vous rencontre. Je ſuis Marchand, & je viens d'Italie. Il n'eſt point par conſéquent étonnant que j'ignore ce qui ſe paſſe en Ionie. Une femme Sybarite & extrêmement riche avoit une très-belle eſclave, la jalouſie la lui a fait vendre ; je l'ai achetée ; prenez-la, vous y trouverez un gain & un avantage réel, ſoit que vous vouliez la garder pour préſider à l'éducation de la fille de votre Maître, & je vous la garantis très-bien élevée, ſoit que vous jugiez qu'elle

mérite de lui plaire. Il vaudroit mieux pour vous qu'il prît pour compagne une perſonne qu'il auroit achetée, que d'épouſer une femme qui ſeroit peut-être une marâtre pour votre éleve. Léonas prenoit beaucoup de plaiſir à l'entendre. Un Dieu bienfaiſant, lui dit-il, vous a envoyé vers moi. Vous me faites voir la réalité de ce que j'ai vu en ſonge; entrez donc dans ma maiſon, & recevez-y les traitemens qu'exigent l'amitié & l'hoſpitalité. A l'égard de cette femme, la vue décidera de mon choix, & déterminera ſi elle eſt digne de mon Maître, ou ſi je me la réſerverai.

Etant entrés dans la maiſon, Théron en admira la grandeur & la richeſſe; elle étoit en effet deſtinée à recevoir

le

le Roi de Perſe. Léonas le fit d'abord attendre parmi les eſclaves de ſon Maître, il l'emmena enſuite à la ſienne, qui étoit propre & digne d'un homme libre. Auſſitôt on mit la table, & Théron, en homme adroit & qui ſavoit s'accommoder à tout, ſe ſervoit librement, & s'attiroit l'amitié de Léonas en buvant ſouvent à ſa ſanté, & par la ſimplicité qu'il faiſoit paroître, & plus encore par la confiance qu'il témoignoit pour l'humeur libérale de ſon hôte. Il fut beaucoup queſtion de Callirhoé dans la converſation. Théron s'attachoit plutôt à en louer le caractère que la beauté, ſachant bien que ce que l'on ne voit point a beſoin d'aide, & que la vue décide du reſte. Allons donc, dit Léonas, faites-nous la voir. Elle n'eſt

point ici, répondit Théron, nous avons évité la ville à cauſe des entrées, nous avons relâché à quatre-vingt ſtades d'ici, & en même tems il lui nomme la rade. Vous avez abordé ſur nos terres, lui dit Léonas. Tant mieux, reprit Théron, c'eſt la fortune elle-même qui nous mène à Denys. Partons donc pour la campagne, répliqua Léonas, vous pourrez-vous y repoſer au ſortir de la mer. Nous avons dans le voiſinage une fort belle maiſon. Théron en fut charmé, parce qu'il penſoit que la vente ne ſe feroit pas ſur la place, mais dans un lieu écarté. Demain, nous irons, dit-il, au point du jour, vous à la maiſon de campagne, & moi au vaiſſeau, & je vous amenerai cette femme. Etant convenus de cela, ils ſe ſéparèrent,

après s'être donnés la main en ſigne d'amitié. L'empreſſement qu'avoit l'un pour vendre & l'autre pour acheter, leur fit paroître à tous deux la nuit bien longue. Le lendemain Léonas ſe rend à la maiſon de campagne, portant avec lui de l'argent, afin que le marchand ne pût ſe dédire. Théron va trouver ſur le rivage ſes camarades qui l'attendoient depuis long-tems avec impatience; & après leur avoir raconté ce qu'il avoit fait pour eux, il ſe mit à flatter & à conſoler Callirhoé. Je voulois, ma chère fille, lui dit-il, vous rendre d'abord à vos parens, mais un vent contraire étant ſurvenu, je ne pus ſatisfaire mon inclination. Vous n'ignorez pas les ſoins & les attentions que j'ai eus pour vous, & combien votre

honneur m'a été cher. Sauvée par nos mains de l'horreur du tombeau, Chéréas vous recevra auſſi pure qu'au ſortir de la chambre nuptiale. Nous ſommes maintenant forcés d'aller juſqu'en Lycie; mais la mer vous incommode, & il n'eſt pas néceſſaire de vous expoſer inutilement à la fatigue d'un tel voyage. Je vous remettrai ici entre les mains d'amis sûrs & fidèles. A mon retour je vous reprendrai, & je vous remmenerai enfin à Syracuſe avec tout le ſoin poſſible. Prenez avec vous ce que vous ſouhaiterez de ce qui vous appartient, nous vous garderons le reſte. A ces paroles, Callirhoé, quoiqu'extrêmement triſte, ne put s'empêcher de rire au-dedans d'elle-même, de ce qu'il la croyoit ſi ſimple; elle

s'appercevoit bien en effet qu'il l'avoit vendue, mais le desir d'être hors des mains des pirates, lui fit envisager l'esclavage comme plus avantageux que son illustre naissance. Je vous remercie, mon père, lui dit-elle, de votre honnêteté & de vos bons traitemens. Puissent les Dieux vous en récompenser, comme vous le méritez ! Gardez-moi soigneusement tout ce que vous avez emporté avec moi ; je regarderois comme un mauvais augure l'usage que je pourrois faire de ces dons consacrés aux morts. Je me contente de la bague qu'on m'avoit laissée au doigt, quoiqu'on me crût morte. Se couvrant ensuite la tête de son voile, menez-moi, Théron, lui dit-elle, par-tout où vous voudrez ; il n'y a point d'endroit que

je ne préfère aux incommodités de la mer & à l'horreur du tombeau.

Théron ſe trouvant près de la maiſon de campagne de Léonas, inventa ce ſtratagême-ci. Il ôte à Callirhoé ſon voile, détache le ruban qui retenoit ſa chevelure, & ouvrant la porte, il la preſſe d'entrer la première. Léonas & ceux qui étoient avec lui, croyant voir une Déeſſe qui leur apparoiſſoit, furent frappés d'étonnement. C'étoit en effet un bruit aſſez commun que Vénus favoriſoit ces campagnes de ſa préſence. Ils n'étoient pas encore revenus de leur ſurpriſe, que Théron, qui ſuivoit Callirhoé, s'avançant vers Léonas : levez-vous, lui dit-il, & préparez-vous à recevoir cette femme. C'eſt elle que vous voulez acheter.

La joie & l'étonnement ſaiſirent tous ceux qui ſe trouvèrent préſens. On conduiſit Callirhoé dans le plus bel appartement de la maiſon pour la faire repoſer. Elle en avoit grand beſoin, après toute la fatigue, les craintes & les chagrins qu'elle avoit éprouvés. Théron prenant enſuite Léonas par la main : je me ſuis fidélement acquitté, lui dit-il, de ce qui dépendoit de moi. Gardez cette femme & ſoyez par la ſuite mon ami ; venez-vous-en à la Ville, je vous y remettrai le contrat de vente, & vous me donnerez ce que vous jugerez à propos. Léonas voulant lui rendre la pareille : je vous confie, lui dit-il, l'argent avant que d'avoir reçu le contrat. Il le payoit ainſi d'avance, de crainte qu'il ne vînt à changer de ſen-

timent. Il n'ignoroit point en effet qu'il ſe trouveroit en ville beaucoup d'acheteurs. Il le força donc de prendre un talent d'argent qu'il avoit apporté avec lui. Théron fit d'abord ſemblant de le refuſer, quoiqu'il ſouhaitât ardemment de le tenir; il le reçut enfin. Comme il ſe faiſoit tard, Léonas vouloit le retenir à ſouper. Je vous ſuis obligé, dit le Pirate, mais il faut que je mette à la voile pour entrer ce ſoir dans la Ville. Demain nous nous rejoindrons ſur le port. Là-deſſus ils ſe ſéparèrent. Théron étant retourné à ſon vaiſſeau, ordonne de lever ſur le champ l'ancre, & de prendre au plutôt le large avant qu'il pût être reconnu. Ils exécutèrent ſes ordres, & ſe laiſsèrent aller au gré des flots & des

vents. Callirhoé ſe trouvant ſeule, ſe vit plus en liberté de pleurer ſon ſort: Voici, ſe dit-elle en elle-même, un autre tombeau dans lequel m'enferme Théron. Il eſt encore plus déſert & plus abandonné que le premier. Mon père & ma mère y ſeroient venus quelquefois; Chéréas m'y auroit apporté le tribut de ſes larmes. Quoique morte, j'en aurois eu quelque reſſentiment de plaiſir. Mais ici, qui invoquerai-je? Tu ſais tous les maux que tu m'as fait ſouffrir, & par terre & par mer: oui, tu le ſais, fortune envieuſe, & tu m'en prépares encore de nouveaux. D'abord de mon amant tu as fait un meurtrier. Chéréas, qui n'avoit jamais frappé un vil eſclave, m'a bleſſée dangereuſement, moi qui l'aimois. Tu me livres

enſuite entre les mains de perfides violateurs de la ſainteté des tombeaux; tu me fais paſſer de l'horreur de ce lieu ſur mer, & tu me rends l'eſclave de pirates, encore plus terribles que ſes flots irrités. N'ai-je donc reçu cette beauté ſi vantée, que pour que Théron en reçût un plus grand prix? On m'a vendue dans un lieu déſert & abandonné, & l'on ne m'a point conduite à la Ville, comme cela ſe pratique à l'égard des autres eſclaves. Tu craignois ſans doute qu'en me voyant l'on ne me reconnût pour une perſonne libre & d'une naiſſance illuſtre. Et c'eſt par cette raiſon que j'ai été livrée comme une marchandiſe vile & de peu de prix, ſans que je ſache ſi ceux qui m'ont achetée ſont Grecs ou Barbares,

ou bien d'autres pirates. Se frappant enſuite le ſein, elle apperçoit dans ſa bague la figure de Chéréas. Tu n'es plus, dit-elle, en la baiſant, cher Chéréas, puiſqu'un ſi grand accident te ſépare ainſi de moi. Aſſis près d'un monument qui ne me renferme plus, tu t'affliges, tu te repens, tu rends témoignage à ma vertu; & moi, fille d'Hermocrate, & ton épouſe, je ſuis aujourd'hui vendue à un maître. Telles étoient ſes plaintes; le ſommeil, quoiqu'avec peine, les fit ceſſer.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

LÉONAS, impatient d'apprendre à ſon maitre l'heureuſe nouvelle de l'acquiſition qu'il venoit de faire, & plein d'eſpérance qu'elle le conſoleroit & qu'elle adouciroit ſes chagrins, ſe hâta de partir pour Milet, quoiqu'il fît encore nuit. Il avoit auparavant ordonné à ſon Econome Phocas d'avoir tout le ſoin poſſible de Callirhoé. Il trouva encore Denys au lit. L'eſprit agité & en proie à la douleur, il ſortoit rarement, quoique la patrie ſouhaitât ſa préſence, & il paſſoit la plupart du tems dans la chambre de ſon épouſe, comme s'il l'eût eue encore ſous les yeux. Léonas s'étant préſenté

devant

devant lui, il lui dit : depuis la mort de mon infortunée compagne, je n'ai jamais dormi avec plus de plaiſir que cette nuit. Je l'ai vue diſtinctement en ſonge, grande & plus belle que jamais elle ne me l'a paru, & comme ſi j'euſſe veillé, elle étoit à mes côtés. Je croyois être au premier jour de mes noces, & que je l'amenois chez moi de mes terres maritimes, tandis que tu chantois l'Epithalame. Il n'avoit point encore ceſſé de parler, que Léonas s'écria : heureux en ſonge, vous l'êtes encore, mon cher Maître, à votre reveil. Vous allez apprendre des nouvelles de ce que vous avez vu, & auſſitôt il ſe met à lui raconter ce qui lui étoit arrivé. Un certain Marchand, qui avoit une très-belle femme à ven-

dre, s'eſt adreſſé à moi. La crainte des Commis l'ayant empêché d'entrer dans le port, il s'eſt arrêté à une rade près de vos domaines. Je le quittai pour aller à la campagne. Nous y étant raſſemblés, nous avons conclu enſemble. Je lui ai donné un talent, & il ne reſte plus qu'à paſſer le contrat ſuivant les loix. Denys aimoit les femmes, il entendit avec plaiſir vanter la beauté de celle-ci, mais il n'apprit qu'avec chagrin qu'elle étoit eſclave. D'une ame vraiment royale, & ſupérieure au reſte de l'Ionie par ſa dignité & par ſon éducation, il dédaignoit la couche d'une eſclave. Il eſt impoſſible, Léonas, lui dit-il, qu'une belle perſonne naiſſe dans l'eſclavage. N'as-tu point appris des Poëtes que les enfans des

Dieux ſont beaux, & que ceux des hommes illuſtres & diſtingués le ſont encore davantage? Elle t'a plu dans un lieu ſolitaire, parce que tu l'as comparée avec les femmes de la campagne. Mais puiſque tu l'as achetée, va-t'en à la place; Adraſte, qui eſt très-expert dans la connoiſſance des loix, paſſera le contrat. Léonas étoit charmé de ce que ſon maître n'ajoutoit point foi à ſes diſcours. Il ne doutoit point que ne s'attendant à rien, il en ſeroit plus étonné. Il parcourt de ce pas tous les ports de Milet, les comptoirs des Banquiers, en un mot la ville entière, ſans pouvoir trouver Théron. Il s'informe des Marchands, des paſſagers; perſonne ne le connoît. Dans cet embarras, il prend un ba-

teau, côtoie le rivage, ſe rend enſuite à la maiſon de campagne; mais il n'avoit garde d'y trouver celui qui étoit déjà en haute mer. Il s'en retourne lentement & chagrin vers ſon maître. Denys, le voyant triſte, lui en demanda le ſujet. Je vous ai fait tort d'un talent, lui répondit-il. Eh bien, dit Denys, cet accident te rendra par la ſuite plus circonſpect. Mais que t'eſt-il donc arrivé? cette eſclave a-t-elle pris la fuite? Ce n'eſt point elle, dit Léonas, mais celui qui l'a vendue. C'eſt donc un faux marchand, reprit Denys, qui par cette raiſon te l'a vendue dans un lieu retiré. De quel pays a-t-il dit qu'elle fût? De Sybaris en Italie, & il ajouta que ſa maîtreſſe s'en étoit défaite par jalouſie. Cherche,

lui dit-il, s'il y a ici quelqu'un de ce pays là; cependant laiſſe-la ici. Léonas s'en retourna fort triſte & très-chagrin du peu de ſuccès de ſon entrepriſe. N'ayant plus d'autre reſſource que de faire voir Callirhoé à ſon maître, il épioit le moment de lui perſuader d'aller à la campagne.

Les femmes de la campagne regardant déjà Callirhoé comme leur maîtreſſe, lui faiſoient leur cour. Plangone, la femme de l'économe, qui étoit aſſez agiſſante, & nullement ſotte, lui dit: Vous regrettez, ſans doute, ma chère fille, vos parens, regardez-nous comme tels. Denys, notre maître eſt un homme de bien, & plein d'humanité. Un Dieu propice vous a conduite dans une bonne maiſon, où vous trouverez

tous les agrémens que vous aviez dans votre patrie. Après être reſtée ſi long-tems ſur mer, vous pourriez avoir beſoin de prendre les bains, & voici des eſclaves prêtes à recevoir vos ordres. On eut beaucoup de peine à vaincre ſa réſiſtance, elle ſe laiſſa à la fin mener dans la chambre des bains. On la lava avec ſoin, on répandit enſuite ſur elle des eſſences. Couverte de ſes habits, ces femmes avoient admiré la beauté de ſon viſage qui leur paroiſſoit celui d'une Divinité; l'éclat de toute ſa perſonne les frappa bien plus, lorſqu'elle parut toute nue à leurs yeux. Son corps, d'une blancheur éblouiſſante, brilloit comme l'albâtre, & ſa chair étoit ſi délicate, qu'on craignoit, en la touchant ſeulement du doigt, de lui faire une grande

bleſſure. Ces eſclaves ſe diſoient tout bas, les unes aux autres : notre maîtreſſe avoit de la beauté, & c'eſt avec raiſon qu'on en parloit par-tout ; mais elle n'approchoit point de celle-ci, & elle n'auroit paru que ſa ſuivante. Ces louanges qui ne pronoſtiquoient que trop à Callirhoé ce qui devoit arriver, lui faiſoient beaucoup de peine. Lorſqu'elle leur parut aſſez baignée, on lui attacha ſa chevelure, & on lui apporta des habits propres. Elle les refuſa. Une telle parure ne convient point, dit-elle, à une perſonne nouvellement achetée ; donnez-moi un habit conforme à mon état ; vous valez en effet mieux que moi. Elle ſe couvrit donc d'un habit commun, qui lui alloit très-bien, & qui, recevant de l'éclat de ſa

beauté, paroiſſoit très-riche. Après le dîner, Plangone lui dit, venez-vous-en au temple de Vénus, vous lui adreſſerez vos prières. Cette Déeſſe ſe fait voir en ce lieu, & non-ſeulement les habitans de ces campagnes, mais encore ceux de la ville, viennent lui offrir des ſacrifices. Denys a beaucoup de dévotion pour elle, auſſi exauce-t-elle ſes prières. Elles lui racontèrent enſuite les différentes apparitions de la Déeſſe. L'une de ces femmes prenant la parole, lui dit : En voyant Vénus, ma chère, vous croirez voir votre image, tant la reſſemblance eſt frappante. A ce diſcours, Callirhoé ne put retenir ſes larmes. Que je ſuis malheureuſe ! ſe diſoit-elle à elle-même, Vénus, cette Déeſſe, l'auteur & la

cauſe des maux que je ſouffre, habite ces lieux ; j'y vais cependant, mais pour lui faire des reproches amers. Le temple étoit près de la maiſon de campagne, & touchoit au grand chemin. Elle ſe proſterne aux pieds de la Déeſſe, & les lui tenant embraſſés : C'eſt vous, lui dit-elle, qui la première m'avez fait voir Chéréas ; quoique nous vous ayons rendu toute ſorte d'honneurs, vous avez cependant ſéparé un couple que vous aviez uni. Mais, puiſque vous l'avez voulu, ne permettez point que je plaiſe à d'autres après lui ; je ne vous demande plus que cette ſeule grace. Vénus n'exauça point ſa prière ; c'eſt en effet la mère de l'Amour ; & déjà elle méditoit d'autres nœuds, qu'elle devoit rompre enſuite.

Callirhoé, délivrée des Pirates, & n'ayant plus à ſouffrir des incommodités de la mer, reprenoit ſa première beauté ; les femmes de la campagne la voyoient embellir de jour en jour. Cependant Léonas, ayant trouvé un moment favorable, tint à-peu-près ce langage à Dénys. Vous n'avez point paru, mon cher maître, depuis long-temps dans vos terres ſituées le long de la mer ; on y ſouhaite, on y deſire votre préſence ; il eſt bon que vous voyez vos troupeaux & vos campagnes ; d'ailleurs il faut ſerrer les biens de la terre, le tems preſſe. Vous y jouirez de la magnifique maiſon que nous avons élevée par votre ordre. Occupé de vos affaires, vous ſentirez moins le poids de vos chagrins, & les plaiſirs de la campagne en

adouciront l'amertume. Si vous êtes content de quelqu'un de vos paſteurs, de vos bergers, vous lui donnerez la nouvelle eſclave. Denys y conſentit, & fixa le jour du départ. On ne l'eut pas plutôt annoncé qu'on prépara les chars, les chevaux & les bateaux ; on invita auſſi ſes amis & ſes affranchis à lui faire compagnie; Denys étoit naturellement magnifique. Lorſque tout fut prêt, il ordonna à la multitude d'accompagner le bagage par mer ; il ſe diſpoſa enſuite à prendre les devans, & voulut que les chars le ſuiviſſent ; une grande ſuite ne convenant point à un homme accablé de douleur. Le lendemain, au point du jour, & avant que perſonne s'en doutât, il monte à cheval, lui cinquième, & prend le chemin de la maiſon de cam-

pagne. Léonas étoit du nombre de ceux qui l'accompagnoient. Cette nuit même Vénus étoit apparue à Callirhoé; elle voulut rendre de nouveau ſes hommages à la Déeſſe. Elle lui adreſſoit ſes prières, lorſque Denys, deſcendant de cheval, entra le premier dans le temple. Au bruit qu'il faiſoit en marchant, Callirhoé ſe retourna de ſon côté. Denys l'ayant apperçue, s'écria : Soyez moi propice, Vénus, & que votre apparition me ſoit favorable. En même-tems une foibleſſe le prend, il eſt prêt à tomber; Léonas le ſoutient. Ne vous troublez point, mon cher maître, lui dit-il, c'eſt la nouvelle eſclave; & vous, s'adreſſant à Callirhoé, approchez de votre maître. A ce nom de maître, Callirhoé baiſſa la vue, & verſant

un torrent de larmes, elle ſentit qu'elle devoit oublier, quoique tard, qu'elle eût été libre. Impie, dit Denys, à Léonas, en le frappant, tu oſes parler aux Dieux, comme ſi tu avois affaire à des hommes. Tu dis l'avoir achetée, & tu ne peux trouver celui qui te l'a vendue. N'as-tu donc point appris d'Homère, que les Dieux prennent la figure d'étrangers, pour examiner l'inſolence & les crimes des humains.

Ceſſez de vous mocquer de moi, répondit Callirhoé, & ne prenez point pour une Divinité, une mortelle infortunée. Sa voix étoit douce & harmonieuſe, on l'eut priſe pour le ſon d'une guitarre; elle parut à Denys celle d'une Déeſſe. Tout troublé, & craignant de lui parler plus long-tems, il s'en va à

la maiſon, déjà embrâſé d'amour. Peu après arrivèrent les équipages de Denys, & ceux qui devoient les accompagner. Le bruit de ce qui s'étoit paſſé ſe répand. Sous prétexte de rendre ſes hommages à Vénus, chacun s'empreſſe de voir cette jeune beauté. Callirhoé, toute honteuſe, ne ſavoit que faire, tout lui étoit étranger; Plangone, à qui elle étoit accoutumée, ne ſe trouvoit plus à ſes côtés; elle étoit occupée à recevoir ſon maître. Il ſe faiſoit déjà tard, perſonne cependant ne paroiſſoit à la maiſon; Léonas ſe douta de ce qui ſe paſſoit. Il va au temple, où trouvant les uns debout, les autres proſternés, il emmene Callirhoé. Alors vous auriez pu voir que c'eſt la nature qui fait les Rois, de même que dans un eſſaim d'A-

beilles. Un chacun la ſuit, comme ſi ſa beauté l'eût fait choiſir pour Reine. Ainſi eſcortée, elle s'en retourna à la maiſon.

Denys, en homme bien élevé, & qui par choix s'étoit attaché à la vertu, faiſoit ſes efforts pour cacher ſa bleſſure. Ne voulant ni ſe rendre la fable de ſes domeſtiques, ni paſſer auprès de ſes amis pour un jeune étourdi, il tâcha toute la ſoirée de ſupporter ſon mal. Il croyoit le tenir caché, ſon ſilence le trahiſſoit. Il prit un plat : Qu'on porte cela à l'étrangère; qu'on lui diſe que c'eſt Denys qui le lui envoye; qu'on prenne bien garde ſur-tout de laiſſer échapper le mot de maître. Sûr de ne pouvoir dormir, du moins il vouloit paſſer la nuit à boire avec ſes amis. Elle

etoit déjà bien avancée, lorſqu'on ſe leva de table; il ne put cependant prendre du repos. Tout entier dans le temple de Vénus, il avoit l'eſprit occupé de la beauté qu'il y avoit vue. Il ſe repréſentoit, ſon viſage, ſa chevelure, ſa voix, ſa taille, ſes diſcours, la manière dont elle s'étoit retournée, dont elle l'avoit regardé. Ses larmes ſervoient d'aliment à ſa flamme. Alors vous euſſiez vu les combats de l'amour & de la raiſon. Tourmenté par des deſirs, il s'efforçoit de les ſurmonter, & ſe diſoit à lui-même: Quoi donc! Denys, toi que la vertu & la gloire rendent le premier de l'Ionie, toi qu'admirent les Satrapes, les Rois & les Républiques, tu ne rougis point de te comporter en

jeune homme : tu aimes une perſonne que tu n'as vue qu'une ſeule fois, & cela, avant même que d'avoir rendu les derniers devoirs à ton épouſe, & tandis que tu la pleures encore. N'es-tu donc venu à la campagne que pour te marier, quoique tu portes encore le deuil ? que pour épouſer une eſclave, qui, peut-être ne t'appartient pas ? car tu n'as pas même le contrat de vente. L'Amour, jaloux de ce qu'il penſoit ſi bien, & regardant ſa ſageſſe comme une inſulte, lui enflammoit encore davantage le cœur, qui, au lieu de s'occuper de ſa paſſion, s'amuſoit à philoſopher. Denys ne pouvant s'entretenir ſeul dans ſes penſées, envoye chercher Léonas. Il arrive tout troublé, & faiſant ſem-

blant d'ignorer le ſujet qui le faiſoit mander, quoiqu'il le ſût très-bien : Qu'avez-vous donc, mon cher maître, que vous ne pouvez dormir ? La perte de cette femme que vous chériſſiez tant, fait-elle encore impreſſion ſur vos ſens ? Tu as raiſon, une femme occupe toute mon ame, mais ce n'eſt pas celle que tu penſes. Je vais te le dire ; ta fidélité & ton attachement m'empêchent d'avoir aucun ſecret pour toi. C'eſt fait de moi, Léonas, tu es la cauſe de tous les maux que j'endure ; tu as porté le feu dans ma maiſon, ou plutôt dans mon cœur. Cette femme, dont j'ignore l'état, me jette dans un trouble inexprimable. Tu me parles d'un marchand qui n'a laiſſé aucune trace après lui. Tu ne ſais ni d'où il

vient, ni où il eſt allé. Quelqu'un, qui auroit une telle beauté, la vendroit-il dans un lieu déſert & écarté? Exigeroit-il une ſomme auſſi modique pour une perſonne que le grand Roi peut ſeul acheter avec tous ſes tréſors? Quelque Dieu t'a trompé. Réfléchis à ce qui s'eſt paſſé, rappelles-le à ta mémoire. Qui as-tu vu? à qui as-tu parlé? dis-moi la vérité. Tu n'as point apperçu de vaiſſeau. Non, mon cher maître, mais ſeulement j'en ai entendu parler. Oui, c'eſt cela même, c'eſt une Nymphe, ou une Néréïde ſortie de la mer. Le deſtin force quelquefois les Dieux à ſe trouver parmi les hommes, comme nous le racontent les poëtes & les hiſtoriens. Denys lui auroit volontiers perſuadé que cette femme n'étoit point

une mortelle, & qu'elle méritoit des hommages. Léonas voulant obliger ſon maître, lui dit: Modérez vos chagrins, mon cher maître, & ſans vous embarraſſer qui elle eſt, je vous l'amenerai ſi vous le ſouhaitez. Vous êtes ſon maître, & vous ſeriez malheureux! Je ne le permettrai point, reprit Denys, que je ne ſache qui elle eſt & d'où elle eſt. Apprenons demain la vérité d'elle-même. Je ne la ferai point venir ici, de crainte qu'elle ne me ſoupçonne de quelque violence; mais je lui parlerai dans le temple de Vénus, où je l'ai vue pour la première fois.

Cette réſolution priſe, le lendemain Denys ſe rendit au temple accompagné de ſes amis, de ſes affranchis, & de ceux de ſes eſclaves en qui il avoit le plus de

confiance, afin de les avoir pour témoins de ſa conduite. Comme il devoit paroître devant celle qu'il aimoit, il n'avoit point négligé ſa parure; elle n'avoit cependant rien de recherché. Naturellement beau, grand, bien fait, il avoit quelque choſe de majeſtueux qui frappoit tout le monde. Léonas, prenant avec lui Plangone & les ſuivantes ordinaires de Callirhoé, la vint trouver. Denys, lui dit-il, eſt un homme juſte, équitable, & exact obſervateur des loix. Il vous prie de vous rendre au temple; vous lui apprendrez en ce lieu qui vous êtes; & comptez ſur tous les ſecours que vous pouvez attendre avec juſtice. Dites-lui ſimplement la vérité, ſans détours, & ſans déguiſemens: une telle ingénuité augmentera

l'envie qu'il a de vous obliger. Callirhoé ſe ſentit quelque répugnance à y aller; cependant, comme l'entrevue devoit ſe faire dans un temple, elle s'y rendit avec confiance. Lorſqu'elle entra, on l'admira encore plus que la première fois. Denys, frappé d'étonnement, fut quelque tems ſans pouvoir parler; il rompit enfin le ſilence, & s'exprima de la ſorte, quoiqu'avec peine. Tout ce qui me regarde vous eſt connu, je m'apelle Denys, je ſuis le premier de Milet, & de preſque toute l'Ionie; ma piété & mon humanité ont rendu mon nom célèbre. Il eſt juſte auſſi que vous nous diſiez ingénument qui vous êtes. Si l'on en croit ceux qui vous ont vendue, vous êtes de Sybaris, & votre maîtreſſe s'eſt défaite de vous

par jalouſie. Callirhoé rougit à ces mots, & baiſſant les yeux; lui répondit : Je n'ai jamais été vendue que cette fois ci, & je n'ai point vu Sybaris. Ne t'avois-je pas bien dit, reprit Denys, en regardant Léonas, qu'elle n'étoit point eſclave ? Je devine même qu'elle eſt d'un rang illuſtre. Dites-moi, madame, tout ce qui vous concerne, & premièrement votre nom. Je m'appelle Callirhoé. Ce nom plut à Denys. Elle cacha le reſte; mais comme il lui faiſoit beaucoup d'inſtances : Permettez-moi, je vous ſupplie, lui dit-elle, de taire mon ſort. Eſclave & étrangère en ces lieux, mon premier état n'eſt plus qu'une fable & qu'un vain ſonge. Elle tâcha d'échapper par ces paroles. Les larmes lui couloient cependant le long des joues;

Denys, & ceux qui l'environnoient, la voyant pleurer, ne purent auſſi s'en empêcher. L'on auroit dit que Vénus elle-même étoit devenue triſte. Denys la preſſoit encore davantage, & lui faiſoit encore plus de queſtions. Accordez-moi, je vous en conjure, la première grace que je vous aie jamais demandée; faites-moi part, Callirhoé, de ce qui vous regarde. La conformité qui ſe trouve entre nos mœurs, doit m'empêcher de paſſer à vos yeux pour étranger. Ne craignez rien, quand même vous auriez quelque choſe de grave à vous reprocher. A ces paroles, Callirhoé ſe ſentit indignée. Ceſſez ces diſcours injurieux, lui dit-elle; ma conſcience ne me reproche rien de honteux. Mais comme mon ſort étoit plus brillant

lant que celui que j'éprouve maintenant, je paſſerois pour une orgueilleuſe, & mon récit ne paroîtroit qu'une fable à ceux qui ignorent la vérité. L'état abject, où je me trouve à préſent, répond peu à celui dont je ſuis déchue. Denys admira ſa grandeur d'ame. Je comprends, lui dit-il, tout ce que vous me voulez taire. Ne me le déguiſez pas cependant. Quelque magnifique que ſoit votre récit, il ſera toujours fort au-deſſous & de votre mérite & de l'idée que je me ſuis formée de vous. Enfin elle commença, quoiqu'avec répugnance, à dire qui elle étoit. Je ſuis fille d'Hermocrate, Préteur de Syracuſe. Ayant perdu la parole par un accident ſubit, mes parens me firent des obſeques magnifiques. De perfides vio-

lateurs de la ſainteté des tombeaux, ouvrirent pendant la nuit mon monument; me trouvant en vie, ils me tranſportèrent dans ce lieu déſert, où Théron me livra à Léonas que vous voyez ici. Tout ce qu'elle dit étoit vrai, elle déguiſa ſeulement ce qui lui étoit arrivé avec Chéréas. Je vous conjure, Denys, reprit elle, vous êtes Grec, & d'une ville renommée pour ſon humanité, vous avez de l'éducation & de la généroſité, n'allez pas reſſembler à ceux qui m'ont tirée du tombeau; rendez-moi à ma patrie, à ma famille Pour un homme riche comme vous un eſclave de moins eſt un petit objet : Mais que dis-je? rendez-moi à mon père, vous ne perdrez rien; Hermocrate n'eſt point méconnoiſſant. Tout le monde admire,

tout le monde chérit Alcinous, parce-qu'il renvoya dans ſa patrie ſon ſuppliant : Je ſuis le vôtre, j'ai recours à vous, ſauvez une infortunée deſtituée de tout appui, & qu'un perfide ennemi a fait priſonnière; ſinon je préférerai une mort libre & honorable à une vie honteuſe & indigne de ma naiſſance. A ces mots Denys ne put retenir ſes larmes; le ſort malheureux de Callirhoé paroiſſoit les exciter; mais dans le fond il ne pleuroit que lui-même. Il comprenoit aſſez qu'il étoit déchu de ſes eſpérances. Prenez courage, Callirhoé, lui dit-il, & ne vous attriſtez pas. On ne vous refuſera pas ce que vous demandez; j'en prends à témoin Vénus, dans le temple de qui nous ſommes aſſemblés. En attendant, vous ſerez ſer-

vie comme une perſonne de votre naiſſance. Elle s'en retourna convaincue qu'il ne pouvoit rien lui arriver de fâcheux contre ſa volonté.

Denys s'étant rendu chez lui, la triſteſſe & l'affliction dans le cœur, ne voulut voir que Léonas. En butte à la haine de l'amour, lui dit-il, je mène une vie tout-à-fait malheureuſe. Je viens d'enterrer mon épouſe, & Callirhoé que j'eſpérois, que je regardois comme un préſent de Vénus, me fuit. Je m'étois forgé un bonheur plus grand que celui de Ménélas, l'époux de la belle Lacédémoniene. Hélène n'étoit pas ſi belle que Callirhoé. La douce perſuaſion réſide ſur ſes lèvres. Le jour qu'elle me quittera, c'en eſt fait de moi, ce ſera le dernier de ma

vie. Que dites-vous, s'écria Léonas? Non, mon cher maître, non, vous n'exécuterez point une réſolution ſi déſeſpérée. Vous êtes ſon maître, & vous avez tout pouvoir ſur elle. Elle vous a coûté un talent, ainſi de gré ou de force, il faut qu'elle faſſe tout ce qu'il vous plaira. Quoi donc, malheureux! tu as acheté une perſonne de qualité. N'as-tu donc jamais entendu parler d'Hermocrate? ne ſais-tu pas qu'il eſt Préteur de la plus grande partie de la Sicile, que ſon nom ſe trouve avec éloge parmi ceux des bienfaiteurs de la Perſe, que le grand Roi l'admire & le chérit, & que tous les ans il lui envoie des préſens, parcequ'il a défait, dans un combat naval, les Athéniens, ſes ennemis. L'on vante ma vertu, & je tyranniſerois

une perſonne libre! Théron, tout Pirate qu'il étoit, l'a reſpectée, & je pourrois la déshonorer! Tel fut le langage qu'il tint à Léonas; il ne déſeſpéroit pas cependant de la toucher. L'amour ſe plaît naturellement à ſe repaître d'eſpérance, & il ſe flattoit de réuſſir par ſes ſervices & par ſa ſoumiſſion. Il fait donc venir Plangone. Vous m'avez déjà donné, lui dit-il, des preuves de vos ſoins & de votre attachement. Je remets entre vos mains ce que j'ai de plus précieux, je veux dire l'étrangère. Qu'elle ne manque de rien, allez même juſqu'à la profuſion, juſqu'au luxe. Louez-moi quelquefois devant elle, & dépeignez-moi tel que vous me connoiſſez. Prenez bien garde ſurtout de laiſſer échapper le mot de maî-

tre. Plangone, naturellement intelligente, comprit ſur le champ les ordres de Denys. Quand elle étoit occupée de quelque choſe, elle s'y appliquoit uniquement ſans le faire paroître. Elle alla donc faire ſa cour à Callirhoé, à cauſe des ordres qu'elle avoit reçus. Elle eut l'attention de les lui cacher, & de ne lui faire enviſager ſes ſoins & ſes ſervices que comme un effet de ſon attachement & de ſa bienveillance dans la vue de s'attirer ſa confiance, & qu'elle lui ouvrît ſon cœur.

Denys demeura à la campagne, tantôt ſous un prétexte, & tantôt ſous un autre. Mais la véritable raiſon, c'eſt qu'il ne pouvoit pas ſe ſéparer de Callirhoé; il ne vouloit pas non plus la faire venir à la ville. Il ſe doutoit

aſſez que, dès qu'on l'y auroit apperçue, on ne parleroit plus que d'elle, que l'Ionie entière s'empreſſeroit de porter ſes fers, & que l'éclat de ſa beauté parviendroit bientôt juſqu'au grand Roi. Pendant ſon ſéjour, en examinant ſcrupuleuſement ce qui regarde ſes domaines, il trouva quelque choſe à redire dans la conduite de l'économe Phocas; mais ſes reproches n'allèrent pas au-delà des paroles. Plangone ſaiſit cette occaſion. Elle accourt toute tremblante, & les cheveux épars auprès de Callirhoé; elle ſe jette à ſes genoux, & les lui embraſſant, rendez-moi la vie, lui dit-elle, je vous en ſupplie, ma chère maîtreſſe. Denys eſt dans une furieuſe colère contre mon mari. S'il eſt bon, s'il eſt humain, il

eſt pareillement violent de ſon naturel; vous ſeule pouvez nous ſauver. Denys vous accordera avec plaiſir la première grace que vous lui aurez démandée. Callirhoé balança quelque tems ſi elle iroit le trouver; les bienfaits qu'elle avoit reçus de Plangone, étoient autant de gages qui l'empêchoient de pouvoir réſiſter à ſes prières. Craignant donc de paſſer pour ingrate, elle lui dit: Eſclave comme vous, je n'ai point la hardieſſe de parler. Si cependant vous croyez que j'aie quelque crédit auprès de Denys, je ſuis prête à joindre mes prières aux vôtres. Puiſſe la fortune nous être favorable! Etant arrivées, Plangone dit à celui qui étoit prépoſé à la porte de l'appartement, d'annoncer Callirhoé. Denys, accablé de triſ-

teſſe, s'étoit jetté ſur un lit, & ſe laiſſoit aller au chagrin qui le dévoroit. Une nouvelle ſi peu attendue le troubla, un nuage ſe répandit ſur ſes yeux, & il fut quelque tems ſans pouvoir parler. Revenant enfin à lui, il ordonna qu'on la fît entrer. Dès qu'elle fut près de lui, elle baiſſa la vue, la rougeur lui monta au viſage, & elle eut beaucoup de peine à s'énoncer. J'ai beaucoup d'obligations à Plangone que vous voyez ici; elle m'aime comme ſa fille. Je vous prie donc d'appaiſer votre colère contre ſon époux, & de lui accorder ſa grace. Elle vouloit encore parler, mais elle ne le put. Denys comprit d'abord le ſtratagême de Plangone. Je ſuis extrêmement irrité, dit-il, & perſonne ne pourroit arracher au ſupplice Phocas &

Plangone après de telles actions. Je vous accorde cependant avec plaiſir leur grace; & vous, ſachez que vous ne la devez qu'à Callirhoé. A ces mots, Plangone tomba aux genoux de ſon maître. Jettez-vous plutôt, reprit Denys, aux pieds de Callirhoé; ſi vous voyez encore le jour, ce n'eſt qu'à elle que vous en avez l'obligation. Plangone remarquant ſur le viſage de Callirhoé la joie & la ſatisfaction que lui donnoit le ſuccès de ſes prières, lui dit : Remerciez donc Denys pour nous, vous ſeule pouvez vous en acquitter; & en même-tems elle la pouſſa. Un faux pas l'ayant preſque fait tomber, elle rencontra la main de Denys, qui trouvant trop au-deſſous d'elle de la lui préſenter à baiſer, la tira à lui & l'embraſſa. Enſuite il la

laiſſa aller ſur le champ, de crainte de faire ſoupçonner l'artifice dont on s'étoit ſervi. Elles s'en retournèrent.

Tel qu'un poiſon ſubtil, le baiſer qu'avoit reçu Denys avoit pénétré juſqu'au fond de ſon cœur. Il ne pouvoit ni voir, ni entendre; attaqué de tous côtés, & pour ainſi dire, aſſiégé par l'amour, il ne trouvoit aucun remède à ſa paſſion. La grandeur d'ame de Callirhoé lui auroit fait mépriſer les préſens; les menaces & la violence ne devoient pas avoir plus de ſuccès, & il étoit perſuadé qu'elle ſe donneroit plutôt la mort que d'endurer un affront. Il n'attendoit plus de ſecours que de Plangone; il l'envoya chercher. Ton premier ſtratagême, lui dit-il, a eu un heureux ſuccès, & je t'ai beaucoup d'obligations

d'obligations pour le baiſer que tu m'as procuré. Mais il me donne la vie, ou la mort. Penſe à toutes les ruſes, à tous les artifices qu'une femme ſait employer pour en vaincre une autre ; mets-les en œuvre, je t'aiderai s'il le faut. La liberté ſera le prix & la récompenſe de tes ſuccès, & je te devrai la vie, qui t'eſt, j'en ſuis perſuadé, encore plus chère que la liberté. Plangone employa donc, par les ordres de ſon maître, toutes ſortes de ruſes ; mais Callirhoé invincible, demeura fidèle à Chéréas. Elle ſuccomba cependant enfin, mais ce fut un de ces jeux de la fortune, contre qui toute la raiſon humaine ne peut rien. Cette Déeſſe eſt contentieuſe, & ſe plaît aux entre-

priſes les plus déſeſpérées. Celle-ci lui parut de ce nombre; elle la fit réuſſir contre toute vraiſemblance. Voyons maintenant la manière dont elle s'y prit.

Dans leur première entrevue, après leur mariage, Chéréas & Callirhoé, tous deux brûlans d'amour, ſe portèrent avec la même impétuoſité à des plaiſirs qu'ils reſſentoient mutuellement. Egalement ardens l'un & l'autre, leur choc amoureux ne fut point ſtérile. Peu avant l'accident qui arriva à Callirhoé, elle portoit dans ſon ſein un gage de la tendreſſe de ſon époux. Mais les dangers & les malheurs qui la ſuivirent, l'empêchèrent d'y faire attention. Au commencement du troiſième mois, ſa groſ-

ſeſſe commença à paroître. Plangone, qui là-deſſus avoit beaucoup d'expérience, s'en apperçut au bain. Elle garda cependant d'abord le ſilence, à cauſe des femmes qui la ſervoient ; mais ſur le ſoir, ſe trouvant ſeule avec Callirhoé, & s'étant aſſiſe ſur ſon lit ; ſachez, ma fille, lui dit-elle, que vous portez dans votre ſein un fruit de vos amours. A ces mots Callirhoé gémit, pleure & s'arrache les cheveux : Fortune ennemie ! dit-elle, il ne me manquoit plus que d'être mère d'un eſclave, & tu me réſervois ce trait pour mettre le comble à tous les maux que tu m'as déjà fait ſouffrir. Se frappant enſuite le ſein : Eh quoi ! dit-elle en apoſtrophant ſon fruit, tu ſais ce que c'eſt que l'infortune avant

que d'avoir vu le jour ; de l'horreur du tombeau tu paſſes entre les mains d'infâmes brigands. A quelle vie es-tu maintenant réſervé! Dans quelles eſpérances dois-je te porter, toi que perſonne ne réclame, ni père, ni patrie, & qui te vois privé de la liberté. Meurs du moins, avant que de naître & d'éprouver un ſort ſi rigoureux. Plangone la retint, & lui promit de lui fournir, le lendemain, un moyen plus facile, pour ſe délivrer du ſujet de ſes inquiétudes.

S'étant ſéparées, chacune s'entretint de ſes propres penſées. Plangone vit bien que le moment de faire réuſſir l'amour de Denys étoit venu. Le fruit, ſe dit-elle à elle-même, que porte

Callirhoé dans ſon ſein, plaidera la cauſe de mon maître, & ſera un motif bien puiſſant pour la perſuader & la déterminer en ſa faveur; la tendreſſe maternelle l'emportera enfin ſur la foi promiſe à ſon époux. Elle diſpoſoit ainſi ſes projets d'une manière ſpécieuſe. Callirhoé, de ſon côté, ſongeoit à détruire ſon fruit. Quoi donc, ſe diſoit-elle, un rejetton d'Hermocrate ſeroit réduit à être eſclave! & j'élèverois un enfant dont perſonne ne connoîtroit le père! Quelque envieux ne manqueroit point de dire que je l'ai eu tandis que j'étois entre les mains des Pirates. Il me ſuffit de mes malheurs, ſans avoir encore à ſouffrir des tiens, ô mon cher enfant. Non, il ne t'eſt point avanta-

geux de naître, pour traîner une vie que tu ne devrois point balancer à quitter ſi tu l'avois reçue. Meurs libre, avant que tu ſaches ce que c'eſt que l'infortune, & que tu apprennes l'hiſtoire de ta mère. Un moment après, le repentir, la pitié, la commiſération prenoient la place du déſeſpoir. Mère barbare! ſe diſoit elle, as-tu donc réſolu, telle qu'une autre Médée, d'égorger tes enfans? Tu ſerois encore plus cruelle que cette Scythe. Son époux étoit ſon ennemi; Chéréas t'eſt cher; & tu veux détruire ſon ouvrage, & le gage & le monument d'un mariage ſi recherché. Quoi donc! ſi c'étoit un fils? s'il reſſembloit à ſon père? s'il étoit plus heureux que moi? Quoi! tu pourrois

étouffer la tendreſſe maternelle, tu pourrois être l'homicide d'un enfant qui a échappé à l'horreur du tombeau & à la barbarie des Pirates? Que d'enfans de Dieux & de Rois, nés dans l'eſclavage, ont recouvré, par la ſuite, le haut rang de leurs pères; Zéthus, Amphion, Cyrus. Lorſque tu ſeras en âge, tu iras en Sicile chercher ton père, ton aïeul, tu leur raconteras les aventures de ta mère, on fera partir une flotte pour venir à mon ſecours, & toi, mon fils, tu rendras ton père & ta mère l'un à l'autre. Pendant que Callirhoé s'occupoit de ces penſées, le ſommeil s'empara peu à peu de ſes ſens : la figure de Chéréas lui apparut.

Elle lui reſſembloit en tout, c'é-

toit la même taille, les mêmes yeux, le même ſon de voix & les mêmes habits.

Je vous recommande, lui dit-il, mon fils : il vouloit continuer, Callirhoé ſauta du lit pour l'embraſſer, il diſparut. Regardant ſon ſonge comme un conſeil & un avertiſſement de ſon époux, elle réſolut d'élever ſon fils.

Plangone étant venue le lendemain, Callirhoé lui fit part de ſa réſolution. Elle la trouva hors de ſaiſon, & ne l'approuva point. Il eſt impoſſible que vous éleviez à la maiſon votre enfant. Mon maître vous aime; ſa modeſtie & ſa vertu ne lui permettront pas de vous faire violence; mais ſe croyant outragé,

& voyant le cas que vous faites d'un abſent, tandis que vous ne tenez aucun compte de lui qui eſt préſent, la jalouſie lui défendra de vous le laiſſer élever. Il vaut beaucoup mieux que l'enfant périſſe avant de naître, qu'après avoir vu le jour. Vous vous épargnerez par là les incommodités d'une groſſeſſe, & les douleurs de l'enfantement, que vous aurez éprouvées bien inutilement. Profitez des conſeils vrais & ſalutaires que l'amitié m'inſpire. Ces diſcours chagrinèrent beaucoup Callirhoé ; elle tombe aux genoux de Plangone, & la ſupplie de lui aider à trouver quelque moyen de conſerver & d'élever ſon fils. Elle le lui refuſa pluſieurs fois, & différa deux ou trois jours à lui rendre réponſe.

Ces délais n'ayant ſervi qu'à l'enflammer davantage, Plangone qui s'étoit acquiſe par-là plus de confiance & d'autorité ſur ſon eſprit, lui fit premièrement prêter ſerment de ne révéler à qui que ce fût l'artifice dont elle alloit faire uſage. Fronçant enſuite le ſourcil & ſe tordant les mains : Les grandes entrepriſes, dit-elle, exigent de grandes penſées & beaucoup d'audace ; l'amitié & l'attachement que j'ai pour vous me font trahir mon maître. Il faut, ou que votre enfant périſſe tout-à-fait, ou qu'il ſoit le plus riche de l'Ionie, qu'il devienne l'héritier de la plus illuſtre maiſon de cette contrée, & qu'il vous rende la plus heureuſe & la plus fortunée des mères. Il faut néceſſairement que l'une

ou l'autre de ces deux choſes-là arrive, c'eſt à vous à choiſir. Eh! qui ſeroit aſſez inſenſé pour préférer la perte & la deſtruction de ſes enfans à ſa félicité & à ſon propre bonheur? Ce que vous me dites, reprit Callirhoé, me paroît impoſſible & incroyable. Expoſez-moi donc vos projets d'une manière plus claire. Eh bien, lui dit Plangone, répondez à mes queſtions. Combien y a-t-il que vous croyez porter votre fruit? Il y a deux mois. Ce tems nous eſt favorable. Vous pourrez paroître l'avoir eu de Denys au bout de ſept mois. Qu'il périſſe plutôt! s'écrie Callirhoé. Vous faites très-ſagement, reprit Plangone avec diſſimulation, de vouloir détruire votre fruit. Faiſons-le

donc, & ne perdons point de tems. Il y a moins de riſque à cela qu'à tromper notre maître. N'eſpérez plus revoir votre patrie, perdez le ſouvenir de votre illuſtre naiſſance, accommodez-vous à votre fortune préſente, & devenez tout-à-fait eſclave. Callirhoé, en perſonne bien née, qui ne connoît ni les ruſes, ni la méchanceté d'une ame ſervile, ne ſoupçonnoit point les conſeils & les exhortations de Plangone. Plus celle-ci hâtoit par ſes diſcours la perte de l'enfant, & plus elle ſe ſentoit touchée de commiſération. Donnez-moi le tems de la réflexion, il s'agit de ma vertu ou de mon enfant. Ce choix eſt aſſez important, & mérite toute mon attention.

Plangone lui donna des louanges de ce qu'elle ne faiſoit pas un choix précipité. Les raiſons étant également ſpécieuſes, la balance eſt égale des deux côtés : d'une part, la foi conjugale ; d'une autre, la tendreſſe maternelle. Les circonſtances ne permettent pas cependant un long retard; demain il faut néceſſairement opter entre l'un ou l'autre, avant qu'on ait découvert votre état. Elle en convint, & là-deſſus elles ſe ſéparèrent.

Callirhoé étant montée dans ſon appartement, & s'y étant bien enfermée, approche de ſon ſein le portrait de Chéréas. Nous ſommes trois ici, dit-elle, le père, la mère, & l'enfant. Délibérons enſemble ſur notre

avantage commun. Je vais dire la première mon avis. Non, je n'aurai point d'autre époux que Chéréas, j'aime mieux périr. Il me ſeroit plus doux de perdre mon enfant, & de renoncer à parens & à patrie, que de me voir réduite à la dure néceſſité de m'engager dans un nouvel hyménée. Et toi, mon fils, quel eſt ton choix? veux-tu périr avant que d'avoir vu la lumière du jour, & devenir avec ta mère l'objet du mépris de tout le monde, & peut-être privé de l'honneur de la ſépulture. Aimes-tu mieux vivre, avoir deux pères, dont l'un eſt le premier de la Sicile, & l'autre de l'Ionie. Lorſque tu ſeras en âge d'homme, tu te feras aiſément reconnoître de tes parens; car je me

perſuade que tu reſſembleras à ton père. Tu te rendras en Sicile ſur les trirèmes de Milet, Hermocrate te reconnoîtra pour ſon petit-fils; il te recevra avec plaiſir, quand il te verra capable de commander les armées. Quoi! mon fils, ton ſentiment eſt contraire au mien, & tu ne me permets pas de mourir? Interrogeons donc ton père. Mais n'a t-il pas déjà décidé, lorſque m'apparoiſſant en ſonge, il m'a dit: je vous confie mon fils. Je t'en prens à témoin, Chéréas, c'eſt toi qui me livres à Denys. Tout ce jour & toute la nuit, elle ne fut occupée que de cette penſée; enfin elle ſe détermina à vivre, moins pour elle-même, que par pitié pour ſon enfant. Plangone

ſe préſente le lendemain devant elle, la triſteſſe ſur le viſage pour ſe conformer à la douleur de Callirhoé. Toutes deux gardent le ſilence; Plangone le rompt enfin. Qu'avez-vous réſolu, lui dit-elle, que ferons-nous? il n'eſt plus tems de différer. L'embarras de Callirhoé, ſes inquiétudes, ſes pleurs l'empêchèrent d'abord de répondre; enfin, quoiqu'avec peine, elle lui parla en ces termes: Mon fils me trahit, je me rends malgré moi. Faites ce que vous croirez le plus utile & le plus avantageux. Mais je crains bien, que ſi je puis me réſoudre à cette infamie, Denys par mépris pour mon ſort, me regardant plutôt comme ſa concubine que comme ſa femme

légitime, ne veuille point élever un enfant dont il ne croiroit point être le père, & que je n'aie inutilement ſacrifié ma vertu. J'ai fait beaucoup de réflexions là-deſſus, lui dit Plangone en l'interrompant. Je vous aime, Madame, & vos intérêts me ſont plus chers que ceux de mon maître; Denys mérite votre confiance, il a de la droiture, de la probité. Cependant, toute ſon eſclave que je ſuis, j'exigerai de lui des ſermens. On ne ſauroit prendre trop de précautions dans une affaire de cette conſéquence. Mais auſſi prenez confiance en moi, & croyez que je n'oublierai rien pour m'en rendre digne. Je vais m'acquitter de mon ambaſſade.

Fin du ſecond Livre.

TABLE.

DU VRAI ET PARFAIT AMOUR,

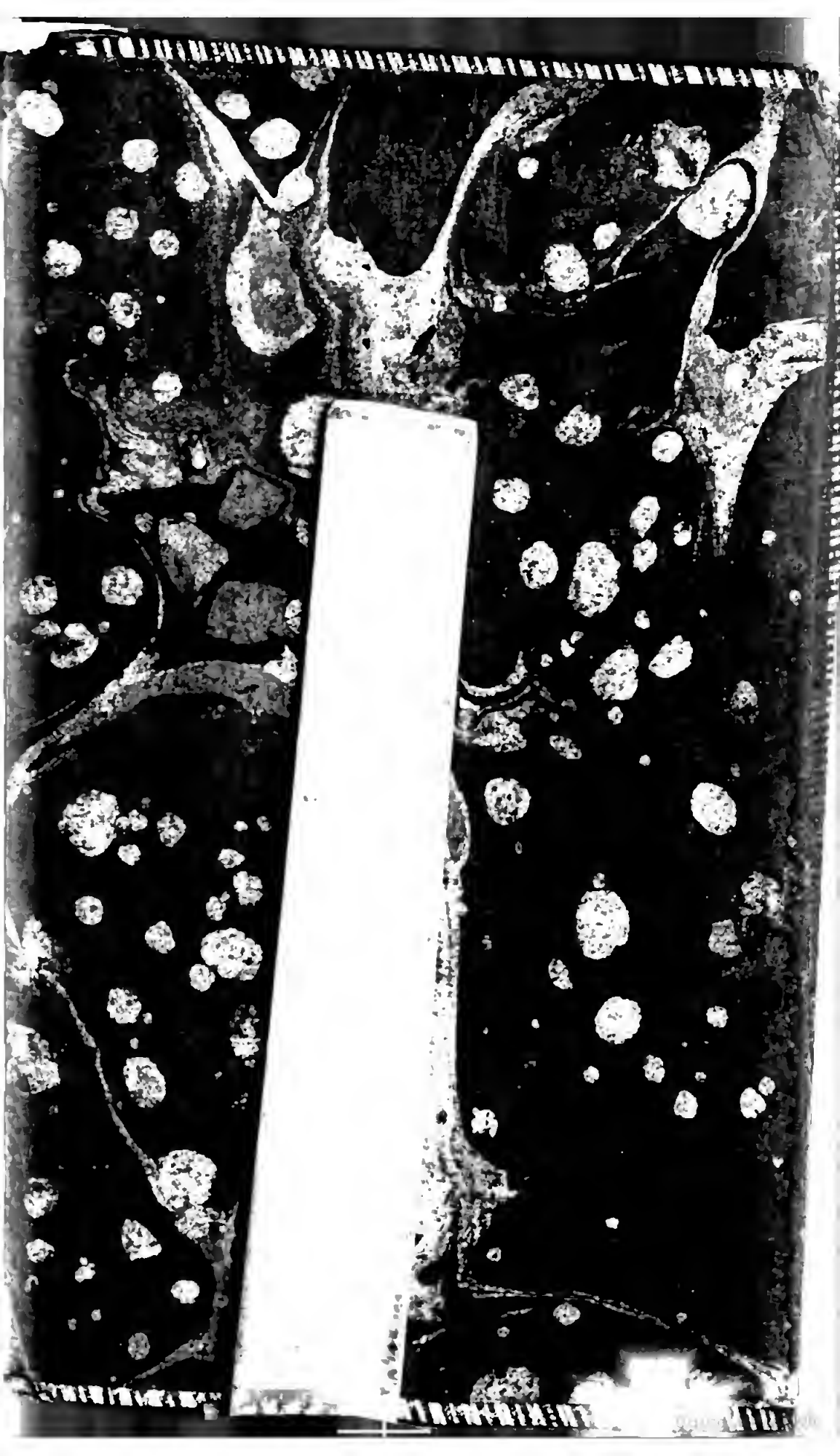
Par Athénagoras, Sophiſte Athénien.

page 1

AMOURS DE CHÉRÉAS

ET DE CALLIRHOÉ.

LIVRE PREMIER. page 151

LIVRE SECOND. 216

Fin de la Table.